

62/3

Bibliothèque Publique Central
de la
France B.H.
Albert Ser
— NIVELLE
10671 21 80
10571 21 80



Brabant

MARS 1961 • N° 3 • MENSUEL

Nos Métiers d'Art



« FUTAIE »
Tapisserie de René JULIEN
(1,20 m - 0,75 m)

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.
4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1
TEL. 18 07 50
PRIX DU NUMERO : 10 F
ABONNEMENT : 80 F
C.C.P. 3857.76
Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- La Vallée de Josaphat à Schaerbeeck,
par M. BERGE
- Charmes du Val d'Ysse,
par E. POUMON
- WALHAIN-St-Paul,
par E. BOURGUIGNON
- Les Moulins à eau d'Overijse,
par H. PHILIPS
- Henri Van Someren, aéronaute,
par B. HENRY
- La Basse-Autriche,
par Y. BOYEN
- Nos Métiers d'art : René Julien.
- Nos Midis et Soirées du Tourisme,
par Y.B.
- Nos Mots Croisés,
par P. LAURENT

Les textes publiés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.

Notre couverture :

AVERBODE. — L'église abbatiale.
(Photo de Sutter.)



Ministère de l'Éducation Nationale
et de la Culture
Bibliothèque Centrale
de la
Université Française B.W.
Place Albert 1er 1
1100 - NIVELLES
Tel. (067) 21 80 11
Fax (067) 21 80 11

19-05-1993
EDITORIAL

ARTISANS D'ART... OÙ ÊTES-VOUS ?

DEPUIS plus d'un an, on peut dire que notre Office provincial des Artisanats et des Industries d'art du Brabant a repris réellement vie. Le voici qui commence à se manifester et entre dans le domaine des réalisations.

Qui dit réalisations, pense évidemment contacts avec les artistes et artisans des métiers d'art. Ici commencent, pour nous, les difficultés sans nombre qu'il faut absolument vaincre. Il est bien certain que les nombreuses expériences du passé, faites par ceux qui doivent normalement vivre de leur métier d'artisan, fût-il d'art, ont été particulièrement et trop souvent, hélas, décevantes. Fatalement, ces mêmes artisans, qui ne nous connaissent pas, sont réticents, méfiants et à leurs yeux, nous devons représenter une nouvelle administration qui est bonne, seulement, à leur adresser des questionnaires qu'ils jugent parfaitement inutiles.

Aussi, avons-nous fait appel à un certain nombre de bonnes volontés qui se sont groupées en un Comité de Coordination. La tâche de ce Comité ? Entrer en rapport avec les artistes et artisans des métiers d'art, leur demander de travailler en confiance avec nous, soumettre des œuvres ou des articles de leur production à un jury de sélection en vue d'expositions, non pas tellement de prestige, mais surtout réservées à la vente.

Nous venons de réaliser une première expérience assez triste. Bon nombre d'artistes avaient présenté des œuvres, mais la qualité artistique n'y était pas toujours. Par contre, peu d'artisans étaient présents. Pourquoi ?

N'y a-t-il donc plus de jeunes dans notre Province ? Ont-ils peur de montrer ce dont ils sont capables ? S'imaginent-ils que le jury est inapte à faire la différence entre une œuvre artistique et une œuvre artisanale ?

Alors ?

Alors, nous organiserons, en 1961, à l'intention des artistes et artisans de nos métiers d'art une exposition-vente à l'Hôtel de Ville de Louvain, du 7 avril au 2 mai; une autre à Munich, en Allemagne, du 31 mai au 11 juin; une autre encore au château du Steen, à Elewijt, du 30 juin au 31 août; une quatrième à l'Hôtel de Ville de Nivelles, du 20 octobre au 20 novembre et, durant l'hiver, une dernière à Bruxelles dont la date n'est pas encore fixée.

Artistes et artisans brabançons nous vous y invitons.

Maurice-Alfred DUWAERTS.



SCHAERBEEK. — Le moulin du Roodebeek vers 1575. Gravure de Hans Collaert, d'après un tableau de Hans Bol.

La partie supérieure de l'actuelle vallée de Josaphat portait jadis le nom de Cattepoel, ou mare endiguée. On y a retrouvé, en 1908 et en 1950, des restes d'« Elephas Trogonterii » ou éléphant antique. Ses sablonnières ont conservé plus de deux cent cinquante armes et outils en silex néolithiques, originaires de Spiennes, de Wommersom et d'Orp-le-Grand. A quatre cents mètres du ruisseau, on a découvert une pointe de flèche, un anneau et une amulette remontant à l'âge du bronze. Les Nerviens, peut-être des réfugiés fuyant l'avance de César, y laissèrent une fibule, une agrafe et des poteries. A l'époque romaine, l'habitat s'y maintint, ainsi qu'en témoignent les tuiles, les fragments de poteries avec sigle, les monnaies à l'effigie d'Hadrien et d'Antonin-le-Pieux et une statuette en bronze du II^e siècle, de grossière facture (1).

Le ruisseau, affluent du Schaerbeek ou Maelbeek, où il se jette non loin de l'actuel Palais des Sports, portait le nom de Roodebeek, c'est-à-dire, ruisseau du lieu défriché. Il alimentait neuf étangs, dont les trois plus grands subsistent. Une gravure de Hans Collaert, exécutée d'après un tableau de Hans Bol, nous montre le moulin à double chute qui s'élevait en 1575 à l'emplacement du chalet de nécessité attendant au café-restaurant. Cette double chute, réduite à deux cascates, se reconnaît aisément. Le « Roodebeekmolen » est déjà cité en 1175 dans une charte

La Vallée de Josaphat à *SCHAERBEEK*

de Wautier, châtelain de Bruxelles, attestant que Philippe de Humbeek a vendu l'avouerie de ce moulin à l'abbaye d'Afflighem (2). Rappelons-nous que les ânes de Schaerbeek, depuis 1136, purent pénétrer dans Bruxelles chargés de sacs de farine.

La paroisse de Saint-Servais comprenait six moulins à eau. A l'entrée de la vallée, près du tir à l'arc actuel, se dressait la ferme seigneuriale des van Waelhem. C'est là que pendant les guerres de religion, les chefs du mouvement anti-espagnol, le prince d'Orange, les comtes d'Egmont et de Hornes, se réunissaient secrètement (3). Telle est l'origine du surnom de « Geuzenhoek » dont on affubla ce bâtiment édifié par Pierre van Waelhem, président de la Chambre des Comptes, dont le fils, Pierre, fut conseiller fiscal du Brabant, et dont la fille, Claudine, décédée en 1615, avait apporté ce domaine en dot, à Laurent van Middelborch, chevalier, chancelier de Gueldre. Le « Middelborch » passa plus tard aux comtes de Robiano, puis au distillateur clandestin van Fraen qui y subit de la part de la police schaerbeekoise, un véritable siège. Jusqu'à son expropriation, en 1597, cette antique gentilhommière servit d'atelier à l'usine à vapeur du graveur sur métaux Edmond Busath.

En 1574, un pèlerin revenant de Palestine prétendit découvrir en la vallée du Roodebeek une ressemblance frappante avec celle de Josaphat, ou du Cedron, son torrent et le Jardin des Oliviers près de Jérusalem. En amont de la vallée du Roodebeek, sur une colline qui fut surnommée de « Heyligenbergh », non loin de la ferme du Cattepoel ou ferme Machaire, il fit ériger une colonne d'ordre ionique, commémo-

rant, et son voyage, et sa découverte. Dès lors, le Roodebeek fut plus couramment appelé « le ruisseau de Josaphat ». La colonne, peut-être abattue par les iconoclastes, fut restaurée ou réédifiée en 1660 par Guillaume Timmermans, un parent du pèlerin de 1574. Il orna le chapiteau des armes d'Espagne et des signes de la Passion, afin d'en assurer la protection temporelle et spirituelle. Sur le socle, en une inscription thioise, il mentionna son intervention régénératrice. Ce monument disparut en 1793, ayant été renversé par les Sans-Culottes (4). Il fut parfois cité par des contemporains grâce auxquels il nous est possible d'établir sa situation exacte. En 1687, la ville de Bruxelles entretenait à Schaerbeek un chemin pavé allant de la Hollestraete (rue Creuse) au Cattepoel (gare Josaphat) près du pilier de Notre Seigneur « in 't hofken », non loin du « Haerenheydveld ». Un dessin de Pol Vitzthumb, datant du 11 avril 1786, représente « le chemin qui conduit à la colonne, où la ressemblance de ce lieu solitaire à celui du torrent de Cedron est attestée par un pèlerin, bourgeois de Bruxelles » (5). Jacques-Henri Rudemare, Curé de Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux, Chanoine honoraire de l'Eglise de Paris, protonotaire général de l'Archevêché, prêtre réfractaire, réfugié à Bruxelles en 1791, décrit ce monument dans ses mémoires : « le 18 juillet, sorti avec M. Brion par la porte de Schaerbeek, traversé le village de ce nom, côtoyé les étangs, vu des paysages on ne peut plus agrestes et pittoresques à la fois. Trois ruisseaux, entourés à leur source de cuvettes de pierre et de sièges circulaires tombent en ruine, se réunissent et serpentent, tantôt dans une vallée, tantôt dans une gorge couverte de bois, puis passant auprès d'une colonne d'ordre ionique qui semble le reste d'un ancien édifice et sur laquelle on voit cette inscription : « Toi qui t'arrêtes ici, voyageur, et qui regardes ce lieu tout à fait semblable au jardin sacré où le Christ eut autrefois coutume de prier, tu es invité, par ces éléments muets eux-mêmes, à ne pas poursuivre ta route sans avoir offert quelque prière à celui qui, dans sa dernière agonie, a prié son père avec sa sueur et son sang, pour ton salut » (6). Le « manuel der Pastorij » du

SCHAERBEEK. — Vue du faubourg de Schaerbeek vers 1575, la chaussée de Haecht traverse le Maelbeek ou Schaerbeek, à gauche l'auberge de Jérusalem.

Gravure de Hans Collaert, d'après un tableau de Hans Bol.

XVIII^e siècle, reposant aux archives décanales de Schaerbeek, contient le texte de l'inscription gravée sur la colonne. Le dessin dont nous publions ici la photographie se trouve intercalé dans « la Chronique d'Eusèbe » suivie de brouillons généalogiques, par le chanoine Jean-Baptiste De Vadder, du chapitre de Saint-Pierre d'Anderlecht, au XVII^e siècle (7). Il est nettement postérieur au manuscrit dans lequel il a été relié. Au verso se lit le texte suivant : « Monument existant en 1785, à un demi-quart de lieue de Bruxelles et de Schaerbeek », c'est-à-dire entre la chaussée de Louvain et la chaussée de Haecht. La colonne était donc dressée à peu près au carrefour de la rue des Compagnons et du boulevard Léopold III. Une ferme, sans doute ancienne dépendance de celle du Cattepoel, qui datait de 1600, subsiste tout près du « Heyligenbergh », derrière le complexe des nouveaux buildings. Elle vient d'être expropriée. Le Roodebeek avait trois sources : la Rinne-borre (fontaine claire, dite fontaine d'Amour au XIX^e siècle), celle du Salomonsputte (chaussée de Louvain) et celle de la chaussée de Roodebeek, qui doit sa dénomination à un autre Roodebeek, affluent de la Woluwe. Les termes bibliques se sont multipliés autour de la vallée : « Heiligenbergh », « Jardin des Oliviers », « Torrent de Cedron », « chemin d'Adam », « le Paradis », « l'Enfer », « Emmaüs », « Bethléem », « Aux Trois Rois », « Salomonsputte », etc... M. Robert van den Haute attribue ce phénomène au fait que l'échevin de Bruxelles, Guillaume de Blitterswyck, releva des terres schaerbeekoises appartenant à la Commanderie de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte à Mons, le 4 août 1414. Du café, dit de « Jérusalem », devaient partir des pèlerinages vers la Palestine, c'est ce qui sans doute incita le voyageur de 1574 rentrant à l'auberge de Jérusalem,





près du Voortmolen, à identifier la vallée du Roodebeek à celle de Josaphat (8). L'actuelle cure d'air s'appelait « Geldersbosch » parce que des prêtres de protestants venus de Gueldre s'y tenaient au XVI^e siècle, affirme une tradition non vérifiée.

Le 25 novembre 1720, l'empereur Charles VI autorisa le sieur Adrien-Louis Louts-Mahieu, à enclore sa propriété d'une muraille longeant la vallée qui, tout comme la Rinne-borre, devait demeurer à l'extérieur du domaine. Adrien Louts y possédait une maison de campagne, une chapelle et une ferme dite « le Berceau ». Ce privilège impérial constitue le véritable acte de naissance du « Parc Josaphat ». En 1732, à proximité de la propriété Louts, Jean Schampaert fit construire des maisons jumelles destinées plus tard à ses filles Elisabeth et Clara; elles sont aujourd'hui occupées par le jardinier du Parc (9).

A la mort de son fondateur, le château fut vendu, le 8 juin 1773, par Isabelle Louts, épouse de Josse Moris et Marie Louts, épouse de Michel-Joseph de Vos, à Arnould Truys, marchand de draps, et son épouse, Caroline-Pétronille Vermeulen (10). Le 2 mai 1794, ce bien fut revendu pour 10.000 livres de rente capitale à Simon-Louis Sanchez de Aguilar, Conseiller d'Etat de l'Empereur d'Autriche et à son épouse Marie-Catherine-Victoire Fernandes de Paramo (11). Cette dernière, devenue veuve, se remaria le 22 janvier 1817 au baron Jacques de Roest d'Alkemade, baron de Oom de Moesembroeck. La famille de Roest vit se dérouler dans la vallée les combats de 1830 qui se prolongèrent en direction d'Evere, dans le chemin creux reliant l'avenue Latinis à la rue Arthur Roland, entre les troupes de Niellon et l'arrière-garde de l'armée des Pays-Bas. En 1870, de nombreux blessés français furent hospitalisés au château. En 1874, le Conseiller de la Cour des

SCHAERBEEK. — *Le chemin du Roodebeek*, par Pol Vitzthumb, 28 avril 1830. (Cabinet des Estampes, II, 23618, n° 68.)

Comptes, Félix Martha, acquit le domaine de Josaphat. Sa veuve, après avoir été expropriée, se retira à Saint-Josse-ten-Noode, avenue des Arts, où elle décéda le 24 juillet 1908 « dans la plénitude de ses convictions philosophiques » ainsi que l'affirme le billet de faire-part de son décès (12).

La vallée proprement dite conserva longtemps son aspect rural; tandis que les gosses y pêchaient des épinoches, peintres et poètes s'y promenaient volontiers. Le publiciste français Pierre Lachambeaudie, exilé par Napoléon III, vint y flâner en 1852, ainsi qu'en témoignent ces vers dédiés « à Mademoiselle Marie Duriez, en lui offrant des fleurs de la vallée de Josaphat » :

« Josaphat ! Ce n'est point la célèbre vallée
Où l'humanité désolée
Entendra le terrible et dernier jugement.
Josaphat, ô Marie, est un vallon charmant
D'où s'échappe à flots purs une claire fontaine.
Là vont puiser des jours nouveaux
La santé chancelante et la vie incertaine.
A mes poétiques travaux,
Les Muses de ces lieux ne sont jamais rebelles.
De mes promenades fidèles
Ces fleurs sont la conquête : accepte-les, crois-moi;
Elles sont comme toi, jeunes, fraîches et belles;
Elles sont pures comme toi. » (13)

Emile Deschanel, professeur de littérature française en exil, époux de la Schaerbeekoise, Adèle Feigneaux, père du futur président de la République française, adressa, en 1860, au « Journal des Débats » un billet évocateur des « mares aux grenouilles » ceinturés de bosquets romantiques : « Ami lecteur, connaissez-vous Schaerbeek ? C'est là et à Bruges que se passe la scène du dernier roman de M. Feydeau, « Catherine d'Overmeire », dont certaines pages sont vraiment jolies, et c'est là aussi, à Schaerbeek-lez-Bruxelles que j'habite depuis huit ans dans les marécages. Dans ces prés de Schaerbeek qui sont comme je vous dis des marécages, on cueille moins de fleurs que de grenouilles. A la vérité, les grenouilles n'excluent pas toute poésie, témoin, la charmante comédie d'Aristophane, qui justement porte ce titre « les Grenouilles », où elles chantent si gentiment. Mais si la poésie peut se trouver parmi les marécages, soit de l'Attique, soit

de Schaerbeek ou d'Etterbeek ou de Molenbeek, les journaux de Paris n'y viennent guère... » (14)

L'ancien Roodebeekmolen, privé de ses meules, devint « le Château Vert » auquel bientôt d'autres guinguettes firent concurrence, telles que le « Cavitje » et « le Château d'Amour », érigé à côté de la source à laquelle Jean-Baptiste Vincent, en 1863, prêta une légende frauduleusement attribuée à Jean-Baptiste Hauwaert (15).

La création du boulevard de la grande ceinture, transformant le quartier, menaça le parc d'une totale urbanisation. Le roi Léopold II qui voulait conserver « des poumons à la ville » intervint auprès de l'Administration Communale de Schaerbeek. Mme Martha décida de faire abattre les arbres de la vallée. Le Roi, par l'intermédiaire de M. Houba, secrétaire communal de Laeken, s'en rendit acquéreur, mais mis en demeure d'emporter la futaie, le souverain pria le bourgmestre Achille Huart-Hamoir de hâter la procédure d'expropriation (16). Les fameux peupliers du Canada furent ainsi sauvés, au moment où déjà la poétesse Françoise Le Roy pleurait leur disparition en même temps que le comblement de la vallée annoncée par la presse en février 1902 :

« Vallon de Josaphat, que borde avec mystère
Un ruisseau qui pour tous murmurait le bonheur,
Nous ne reverrons plus ton sentier solitaire...
Pour une large artère
On nous prend ton beau site et ton calme
[enchanteur.]

Tes ormes, ces géants, regardaient la jeunesse
S'asseoir ou se glisser sous leurs ombrages frais;
Ils aimaient écouter la voix de la tendresse.
Et plus d'une caresse
Ou donnée ou reçue a laissé des regrets.

SCHAERBEEK.
*Le Middelborgh et
la Vallée de Josaphat,
vers 1855,
par Louis Thiébaud.*
(Cab. des Estamp.,
n° S. III, 94.320.)



Que de couples, le soir, s'égarant loin du monde
Vers la source où chantait la « Fontaine d'Amour »,
N'iront plus demander au cristal de son onde,
Dans une foi profonde,
Le philtre du bonheur pour s'aimer sans retour.

Dans ce courant des cœurs tout charme, tout
[s'oublie,
Car le rêve est plus doux souvent que le réel;
Le rêve, c'est l'espoir; une image ennoblie;
Le réel c'est la vie
Emportant au reflux ce qu'on croit éternel.

Mais nous pourrons encor entendre tes fauvelles,
Vallon, que protégeait un long coteau boisé;
Nous cueillerons tes fleurs, surtout les pâquerettes :
Des paroles discrètes
Peut-être ont survécu dans ce champ du passé.

Oui, le sincère amour, oui, l'Amitié fidèle
Retrouveront ces biens dans un doux souvenir.
Car ce printemps du cœur que l'âme se rappelle,
Ainsi que l'immortelle,
Garde en nous sa fraîcheur et ne peut se
[flétrir. » (17)

Le 26 juin 1904, le parc aménagé par Arnould Galoppin fut inauguré, le château ayant été transformé en laiterie par A. Dolley, propriétaire du « Grand Hôtel du Phare », place Rogier. Le 3 juillet suivant Léopold II, témoignant combien il attachait d'importance à cette splendide réalisation, fit une visite détaillée de la nouvelle promenade publique dont il avait été l'un des artisans. Très rapidement, le quartier subit d'étonnantes métamorphoses dont Marie-Joseph dans un roman intitulé « Didi », se fit le chroniqueur :

« Schaerbeek est l'un des principaux faubourgs de l'agglomération bruxelloise, et l'un de ceux où les édiles sont le plus attachés à l'embellissement et à

l'assainissement de la Commune. Pénétrés de cette belle maxime que l'air et la lumière sont absolument nécessaires à la vie, les administrateurs schaarbeekoïses ont su obtenir la démolition de tout un dédale de ruelles antiques qui s'étalait entre la chaussée de Haecht et la rue Josaphat, surtout du côté de l'Eglise Saint-Servais. Au moment où commence ce récit, c'est-à-dire au début de l'année 1912, la reconstruction sur de nouveaux plans est déjà fort avancée : l'avenue Louis Bertrand, qui va de la place Saint-Servais au passage à niveau du chemin de fer de ceinture, se borde de maisons coquettes percées de larges fenêtres par où l'air et la lumière passent à flot ; la rue Josaphat a elle-même fait toilette, à part deux ou trois, toutes les antiques demeures si mal bâties au point de vue de l'hygiène ont fait place à des constructions modernes ; rue des Coteaux, même métamorphose, enfin la vallée Josaphat autrefois si mal famée est devenue le parc Josaphat où l'on vient de loin se promener le dimanche et les soirs d'été... On était au commencement de mai, et la soirée était fort belle, on s'assit au balcon d'où l'on regarda la foule qui se rendait au parc Josaphat, ou qui en revenait. C'était un défilé ininterrompu de gens de toutes les catégories : des riches et des pauvres, des jeunes et des vieux. Des enfants couraient et sautaient, d'autres fatigués, se laissaient traîner par leur mère. Les papas poussaient la voiture où dormaient ou s'agitaient les plus jeunes. » (18)

Parmi ces passants on pouvait reconnaître Emile Verhaeren, fiancé à Marthe Massin qui suivait les leçons de peinture de Blanc-Garin, rue de la Poste. Quand il se rendait chez son ami Constant Montald, à Woluwe, il traversait le parc Josaphat, contemplant avec ravissement les antiques peupliers du Canada : « En octobre, quand l'or triomphe en son feuillage Mes pas larges encor, quoique lourds et lassés, Souvent ont dirigé leur long pèlerinage Vers cet arbre d'automne et de vent traversé Comme un géant brasier de feuilles et de flammes. Il se dressait, tranquillement, sous le ciel bleu, Il semblait habité par un million d'âmes Qui doucement chantaient dans son branchage creux. » (19)



Colonne ionique érigée en 1574 sur la colline du Heyligenbergh.

Bibliothèque Royale. M.ss. 12806/16/fol. 9.

Raoul Warocqué offrit le vase intitulé « La Folle Chanson », sculpté par Godefroid Devreese, en 1905. C'est la réplique du bronze qui décore l'entrée monumentale des serres du château de Mariemont. Cette œuvre placée au centre de l'avenue Louis Bertrand occupe exactement l'emplacement du cœur de l'ancienne église Saint-Servais. Le parc lui-même s'enrichit à son tour de marbres et de bronzes : l'Elagueur et Eve, par Albert Desenfans; Cendrillon, par Emile Namur; le memorial Arnould Galoppin; le monument Ernest Cambier, par Cito; Emile Verhaeren, par Louis Mascré; Albert Giraud, par Victor Rousseau (1931); Hubert Krains, par Paul Wissaerts (1936); George Eekhoud, par Dolf Ledel et Joseph Witterwulghé (1947); Henri Wetz, compositeur; Borrée, par J. Vanhamme; Maternité, par De Corte; le Printemps ou la Ronde des Enfants, et Ulenspiegel, par Eugène Canneel. Chaque génération s'attachait à embellir et à agrandir le domaine primitif qui, de six hectares, a dépassé une superficie de vingt hectares. En 1904, l'Echevin de l'Instruction publique, Léon Beaurain, y adjoignit un jardin de culture maraîchère destiné aux élèves des écoles primaires. En 1912, son successeur, Albert Bergé, professeur à l'Université Libre de Bruxelles, projeta d'y ériger une ferme-école, actuellement transformée en serres pour les fleurs des parterres, ainsi que la plaine des jeux complétée par le Palais des Sports, inauguré le 19 juillet 1914.

La Gilde des Archers de Saint-Sébastien, fondée en 1598, et celle des Archers de Monplaisir se réunissent le dimanche sur les pelouses situées entre le boulevard Lambertmont et la vallée. Au même endroit se déploie la fancy-fair annuelle du Vieux Schaarbeek. M. Fernand Blum annexa au parc la Cure d'Air où M. Gaston Williot, échevin de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, ouvrit l'Ecole spéciale pour caractériels. Dès 1952, l'Echevin des Travaux Publics, feu Emile Xhignesse, fit illuminer le parc tous les soirs d'été et y fit installer des tables à l'usage des joueurs de cartes. La faune s'est considérablement accrue et tout récemment, renouant une ancienne tradition, l'Administration Communale y a installé un âne en

souvenir de ceux qui, au moyen âge, ravitaillèrent la Ville.

Le château de Monplaisir a disparu, celui d'Helmet est englobé dans un couvent. Des châteaux de la Motte, du Borghet et du Middelborch, des maisons de plaisance tant vantées, en 1785, par l'Abbé Mann, même le souvenir s'est évanoui. A Schaarbeek il ne reste plus que la Maison des Arts, ancienne demeure des Eenens et des Terlinden. Depuis plus d'un demi-siècle le parc Josaphat est accessible au public et en est toujours très apprécié. Aussi n'est-ce pas sans émotion que l'on relira ces lignes de Georges Eekhoud : « Albert Giraud aura connu et pratiqué avec non moins de dévotion cette célèbre vallée de Josaphat que

peignirent tant d'artistes, à commencer par Hyppolite Boulanger, le chef de l'Ecole de Tervueren, ce vallon si riant, si pastoral, si reposant, avec son château des Fleurs, sa Fontaine d'Amour et son « Minnenborreweg » ! Ah ! le site élyséen ! Il était bien de ces endroits terrestres que Gustave Flaubert disait si beaux qu'on voudrait les serrer contre son cœur, de ces paysages enchanteurs qui font sur notre âme le même effet qu'un archet bien manié sur un violon sonore ! Oui, en cette vallée de Josaphat de chez nous, nous aurions attendu en toute confiance avec la sérénité du Juste le jour suprême de la fin du Monde et du Jugement Dernier. » (20)

Marcel BERGE.

- (1) M. E. MARIEN : *La région bruxelloise avant 1700*. « Cahiers Bruxellois », t. II, fasc. I, p. 4, 5, 20, 21, 35, 37, 38, 54, 55.
- (2) L.-F. DE PAUW : *La vallée du Maelbeek*. 1914, p. 8, 31, 35, 43.
- (3) M. MOURLON : *Sur la découverte de l'Elephas antiquus au Kattepoel, à Schaarbeek-lez-Bruxelles, dans un dépôt rapporté au quaternaire moséen*. « Bull. Soc. R. Belge de Géographie », « Mémoire de l'Académie Royale de Belgique », 1908, 7 pp.
- (4) P.-J. GOETSCHALCKX : *Bijdragen tot de geschiedenis bijzonderlijk van het aloude Hertogdom Brabant*. Juin 1905, p. 259.
- (5) Ed. de Marneffe. *Cartulaire de l'Abbaye d'Afflighem*, p. 232.
- (6) En 1238 le Roodebeekmolen cessa de relever de l'Abbaye d'Afflighem.
- (7) Renseignements que je dois au Vicomte Charles Terlinden.
- (8) A. WAUTERS : *Histoire des environs de Bruxelles*. 1857, t. III, 607 et 608.
- (9) Cabinet des Estampes. II, 23618, n° 51.
- (10) Jacques-Henri RUDEMARE : *Journal d'un prêtre parisien (1788-1792)*, publié par Charles de Rieault d'Héricault. Paris, 1896, in-8°, p. 98.
- (11) Bibliothèque Royale. Manuscrit n° 12806/16, f° 9. Dessin rehaussé. Découverte que je dois à l'obligeance de M. P.-E. Claessens.
- (12) R. VAN DEN HAUTE : *La vallée de Josaphat et son mystère*. — « Bruxellensia », n° 4, 1956, p. 1 à 7.
- (13) Archives Générales du Royaume. Wijkboek n° 105, acte 1442, 4 juillet 1732 et n° 106, actes 2289 et 3288. La généalogie des Schampaert m'a été aimablement communiquée par M. William Goffin. Jean Schampaert avait épousé Catherine Pauwels, sa fille Elisabeth épousa Jean Backaert, sa deuxième fille, Claire, fut l'épouse de Pierre Meert.
- (14) *Genealogie met de preuven voor het Sleuws geslacht, 1782*, appartenant à M. Louis Robyns de Schneidauer. La famille Louts portait d'argent à un besant (ou une boule de laine) accompagné de trois pièces de drap, le tout de sable. Archives Générales du Royaume. Wijkboek, n° 106, acte n° 2118, 8 juin 1773.
- (15) *Idem*, acte 3287, 2 mai 1794.
- (16) Archives de la Maison des Arts.
- (17) M. DEFLANDRE : *Lachambeaudie et la Vallée de Josaphat*. « Bulletin du Touring Club de Belgique », 1940, p. 106, 46^e année. Œuvres de P. Lachambeaudie. Fables et poésies, 1854, p. 454.
- (18) G. DOUTREPONT : *Les proscrits du coup d'Etat du deux décembre 1851 en Belgique*. « Mémoire de l'Académie Royale de Belgique », 1938, tome XIV, p. 65.
- (19) J.-B. VINCENT : *La vallée de Josaphat*. « Histoire et légende », revue trimestrielle, tome XXXVIII, avril 1863, p. 301 à 306.
- (20) A. BERRE : *Fontaines, Folklore et Fumisterie*. « Folklore Brabançon », n° 136, déc. 1957, p. 373.
- (21) R. JAMOT : *La Fontaine d'Amour*. « La Nation Belge », 3-9-1951.
- (22) E. BARTHOLEYNS et Fr. FISCHER : *Le parc Josaphat*, 1904.
- (23) E. VANDEN PUTTE et O. HOUSSA : *Projet pour l'emplacement de la future exposition universelle de Bruxelles, à Schaarbeek*. 105, 8 p.
- (24) X... : *La Vallée de Josaphat*. « Bulletin du Touring Club de Belgique », 1904, p. 353.
- (25) COTTAGE : *Un parc sauvé, le parc de la Vallée de Josaphat*. *Idem.*, pp. 334-338.
- (26) Fr. LE ROY : *Chants et souvenirs*. « Adieux au Vallon », 1908, p. 50.
- (27) MARIE-JOSEPH : *Didi*. « La Renaissance du Livre », p. 11 et 12, 1926.
- (28) R. de Saint-Guidon : *Promenade littéraire dans les parcs et jardins de Bruxelles*. « La Revue Nationale », 23^e année, n° 218, p. 293.
- (29) Georges EEKHOUD : *Mon faubourg*, article paru dans « La Comédie d'Anvers », reproduit par les soins de M. Gustave Vanwelkenhuyzen, dans « Les Meilleures Pages - Georges Eekhoud », publiées dans la Collection Anthologique belge de la « Renaissance du Livre ». Voir aussi : « Plus Oultre », n° 72, février 1955.

Charmes du Val d'Ysse

AMIS touristes, nous vous convions à une agréable et intéressante randonnée dont l'itinéraire varié se déroule à quelques lieues à peine de notre capitale, tout au long d'une rivière fantasque et nonchalante.

L'Ysse s'attarde volontiers au milieu des prairies valonnées parsemées de bosquets. C'est en Soignes, à deux pas de l'ancien prieuré de Groenendael où Charles-Quint vint si souvent, qu'elle sourd en babillant. Nous ne redirons point les charmes de cette forêt, belle en toutes saisons, mais féérique vraiment lorsqu'elle revêt sa livrée d'or et de pourpre. L'ombre altière de Rik Wouters erre encore aux alentours de la séduisante chapelle de Notre-Dame-de-Bonne-Odeur, la si joliment nommée, fondation des moines de Groenendael. Nous irons même jusqu'à Notre-Dame-au-Bois, dépendance d'Overijse, mais qui connut néanmoins une existence administrative indépendante à l'époque révolutionnaire. Un important relais de poste y fut établi lors de la construction de la route Bruxelles-Wavre, en 1832.

NOTRE-DAME-AU-BOIS

Ce hameau et son célèbre oratoire trouvent leur origine dans le vœu d'un boucher bruxellois nommé Pierre Vandankerckove. Selon la tradition il y avait en cet endroit de la forêt un chêne fort vieux sillonné, de haut en bas, par la foudre et connu sous le nom de « chêne du diable ». Aussi, les passants s'en détournaient-ils avec frayeur. Sur son lit de mort notre boucher demanda instamment qu'un Christ fut attaché au chêne voisin, ce qui ramena la paix en cet endroit de la forêt. La chose s'ébruita et on y vint en pèlerinage. On décida d'y élever un sanctuaire et en 1642 on y déposa une statue de la Vierge sur le tronc du second chêne. On lui attribua bientôt de nombreux miracles et, de nos jours encore, les pèlerins y viennent nombreux. Une première chapelle de planches fut remplacée par l'édifice actuel dont Franquart donna les plans. L'archiduc Léopold en posa la première pierre le 20 avril 1650.



HOEILAART. — La séduisante chapelle de Notre-Dame-de-Bonne-Odeur.

(Photo de Sutter.)

A l'église, à chevet plat, est accolé un bâtiment de même élévation et de la même époque, percé de baies à meneaux et servant de presbytère. A cet ensemble construit en briques on ajouta en 1868 une façade surmontée d'une tour carrée sans grand mérite architectural. Six baies, séparées par des contreforts, éclairent l'église de chaque côté. Le chœur, plus étroit, est bordé de deux dépendances surmontées de balustrades. On y voit les blasons des abbés de Parc car l'église, depuis sa fondation, est desservie par les moines de ce monastère.

La pierre apposée à gauche du chœur rappelle la mémoire de l'abbé Jean Maes, dit Masius (1634-1647), ami de l'étude et des arts, fondateur de la bibliothèque du Parc. On lit « *Memoria Joannis Masius qui natus Lovanii MDXCII - S th L - Prior Vacantiorum in Alma Univ. Pastor in Lubeck - Abbas Parchensis MDCXXXV ad Statas Brabantiae deputatus dejectum Coenobium erexit fundamenta hujus loci mariani jecit MDCXLII. Solers ecclesiae et statuum jura res servavit et auxit. A cunctis colitur in Domino moritur MDCXLV* ». La pierre commémorative de droite est dédiée à Melchior Nysmans, de Forest (1729-1910), qui rétablit le Parc après les événements tragiques de la Révolution. Le marbre intervient pour une large part dans la décoration de la nef édifiée en 1667. La chaire à prêcher date de 1751, les fonts baptismaux de 1756. Des vitraux dus

à Steyaert rappellent le couronnement de la vierge du lieu par le cardinal Mercier. Les murs sont ornés de nombreux tableaux, beaucoup sont anciens. De petits portraits forts curieux rappellent les traits de ceux qui guérirent en cet endroit au XVII^e siècle.

HOEILAART

Nous rejoignons l'Ysse à Hoeilaart où elle forme plusieurs étangs. Ce village doit surtout son développement à la culture de plus en plus intensive du raisin sous verre. On y fabrique également un vin excellent et les vendanges sont, chaque année, l'occasion de fêtes populaires des plus réussies. Ces cultures viticoles se sont d'ailleurs étendues à toute la vallée de l'Ysse. Le minerai de fer était naguère exploité dans la région. On en fit notamment usage aux forges de Clabecq. Au début du XX^e siècle, des galeries étaient encore en service aux environs de Ter Heyden. Les noms de lieu en « ijzer » attestent encore les endroits où se trouvaient des exploitations.

Les monuments de Hoeilaart offrent peu d'intérêt. L'église est une construction néo-romane (1868-1874) où un tableau du XVII^e siècle évoque Ruysbroeck l'Admirable méditant à Groenendael. Un ancien château de style néo-gothique sert d'hôtel de ville.

Cette terre d'Hoeilaart est cependant fort ancienne. Gérard de Marbois la vendit « avec toute justice, rentes... » au duc de Brabant, Jean III, le samedi après la St Mathieu de l'an 1319. Par diplôme donné à Bruxelles le 17 mai 1383, la duchesse Jeanne confirma et étendit encore les privilèges du village.

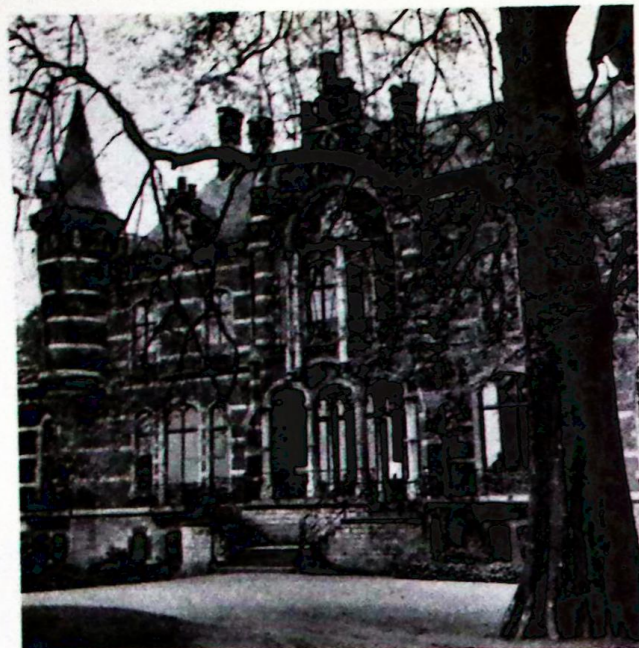
OVERIJSE

La rivière, vive et capricieuse, nous entraîne ensuite au voisinage d'une chapelle isolée à clocheton d'ardoises. De plan rectangulaire, construite en briques avec apport d'éléments lapidaires et renforcée par dix contreforts, elle est éclairée par deux séries de cinq baies de style ogival. C'est tout ce qui subsiste du béguinage de *Val-Ste-Marie* qui existait déjà en mai 1267. Chaque année il recevait gratuitement

HOEILAART. — L'Ysse y forme plusieurs étangs.

(Photo de Sutter.)





« 3 rasières de seigle, un setier d'huile, un chartrou de sel ». En 1787, ses revenus étaient de 225 florins. Les autres constructions béguinales ont disparu mais il serait possible à l'administration communale d'Overijse, par des plantations et des aménagements habilement fait, de remettre le site en valeur. Une ancienne brasserie avoisine le béguinage. Un recensement réalisé en 1910 signale à Overijse : 3 brasseries, 3 moulins à eau, une distillerie, une tannerie, 14 blanchisseries et un moulin actionné par le vent.

En 1768, la ville de Bruxelles finança la continuation de la chaussée empierrée de Notre-Dame-au-Bois à Wavre, ce qui fit beaucoup pour le développement du village.

Cette chaussée, la nationale 4, descend en pente très rapide et en lacets à travers la place du village où l'on remarquera plusieurs maisons anciennes intéressantes. L'une d'elles, une ancienne halle, de plan rectangulaire et agrémentée de pignons en escaliers sert d'hôtel de ville. Au milieu de la place trône le buste de Juste Lipse, le plus célèbre des enfants d'Overijse. Un peu plus haut, derrière l'hôtel de ville, se dissimule dans la verdure sa maison familiale qui a conservé ses pignons à gradins mais veuve de ses croisillons.

JUSTE LIPSE

Le dernier de nos humanistes naquit, en effet, à Overijse, le 18 octobre 1547, de Gilles Lips et d'Elisabeth Durieu. Son père, maire du duc de Brabant à Ysse, devint plus tard lieutenant amman de Bruxelles. Il commença ses études chez les jésuites d'Ath, puis de Cologne et les acheva auprès de notre Alma Mater. Devenu orphelin en 1565 il entra, dès lors, en possession de sa maison d'Overijse, bâtie une dizaine d'années auparavant.

Il était à peine âgé de 19 ans lorsqu'il publia ses « *Variorum lectionum - libri III* » qu'il s'empressa de dédier au cardinal Granvelle. Ce dernier, très flatté, le prit sous sa protection et l'emmena à Rome. En 1572, il embrassa la confession d'Augsbourg et accepta la chaire d'histoire ancienne et d'éloquence à l'Université protestante d'Iéna. Il y acquit une grande réputation. De 1575 à 1578, Louvain étant tombée aux mains des Etats et la tolérance étant admise, Lipse revient à Overijse en compagnie de sa jeune épouse. Il y coula des jours heureux tout en

HOEILAART.

- L'ancien château de style néo-gothique sert d'hôtel de ville.
- La chapelle près de l'hôtel de ville.
- Porte et bâtiments anciens dans l'enceinte de l'hôtel de ville.

(Photos de Sutter.)



OVERIJSE (Thombeek).

Ce hameau accidenté et pittoresque vous révélera des promenades vivifiantes.

(Photo Ooms.)

L'EGLISE SAINT MARTIN

Deux événements funestes marquèrent profondément l'histoire d'Overijse. En 1489, les Bruxellois en révolte contre Maximilien transformèrent l'église et ses abords immédiats en position défensive. Le 8 mars les troupes royales, composées en partie d'hennuyers, firent le siège de la place dont elles s'emparèrent, anéantissant l'église, le village et les alentours. Le 28 avril 1692, dans la soirée, un incendie fortuit éclata dans une maison de la grand-place, mettant le feu à la halle, à diverses maisons et au sanctuaire, dont la chronologie atteste les événements dont nous venons de parler. Des parties de la tour remontent au XII^e siècle, mais l'église, dans son ensemble, date des premières années du XVI^e siècle. Un millésime, 1520, apparaît aux voûtes du chœur; 1719 s'inscrit au plafond de la nef, dont les arcs doubleaux appartiennent au même XVIII^e siècle, les autres étant de simples croisées d'ogives. La nef, flanquée de bas-côtés, et le chœur à chevet tripartite sont divisés en trois travées. Deux croisillons apparents complètent la croix romaine que dessine cette intéressante construction en belles pierres blanches brabançonnaises.

On remarquera les petites fenêtres caractéristiques de la nef.

L'église est pourvue de contreforts qui apparaissent aussi à la tour carrée posée en façade. De grandes fenêtres ogivales à belles résilles, ornées de verrières de Capronnier, dispensent largement la lumière dans le chœur. Dix-sept princes de Hornes reposent dans

enseignant à Louvain. Dès 1578, il s'expatria à nouveau en Hollande, et accepta l'enseignement de l'histoire à l'Université calviniste de Leyde, chaire qu'il occupa jusqu'en 1591. Il se retira alors aux eaux de Spa où, cédant aux instances de personnages importants, dont le R. P. Martin Del Rio, il rejoignit le catholicisme traditionnel et accepta la chaire des Belles Lettres, à l'Alma Mater. Juste Lipse décéda à Louvain, le 23 mars 1606 et fut inhumé aux Récollets. Grand connaisseur de l'antiquité, on lui doit, notamment, des commentaires sur Tacite qui font toujours notre admiration. Il étudia aussi la politique des Anciens, les lois de Rome, les amphithéâtres, l'armée romaine, le supplice de la croix, la poliorcétique, les bibliothèques anciennes, les vestales, les médailles, les Hébreux et d'autres choses encore.

Nommé, à la fin de sa vie, « Chroniste et historiographe de Sa Majesté », Philippe II, il publia quelques études historiques peu appréciées de nos modernes historiens. Il s'agit de monographies de Notre-Dame-de-Hal (1604), de Montaigu (1605) et Louvain. Sa devise « *Moribus Antiquis* » apparaît sur l'une des murailles de sa maison d'Overijse. Au début du siècle elle abritait encore divers souvenirs de l'écrivain. Un médecin l'occupe de nos jours.

Le buste qui orne la place du bourg, dû à Marchant, date de 1853. On s'arrêtera quelques instants devant cette maison où une plaque rappelle que le peintre Louis Rigault y vécut et y mourut. Devant nous se dresse, à flanc de coteau, une intéressante église gothique brabançonne.

la crypte aménagée sous le chœur. Les colonnes ont les chapiteaux brabançons traditionnels à décoration de choux frisés. Les murailles de la nef et les murs occidentaux du transept sont recouverts de boiseries de chêne où sont encastrés six confessionnaux. Les stalles, renaissance, sont simples mais de bon goût. Un groupe sculpté évoquant saint Martin orne l'autel du croisillon méridional. La cuve baptismale, en pierre bleue, porte le blason des Witthem, anciens seigneurs du lieu (XV^e siècle).

LE CHATEAU D'ISQUE

La beirie ou baronnie ancienne d'Ysse, important fief héréditaire relevant du duché de Brabant, est fort ancienne puisqu'elle existait déjà au XI^e siècle. Le



OVERIJSE. — La tour de l'église Saint-Martin dont certaines parties datent du XII^e siècle.

(Photo Philips.)

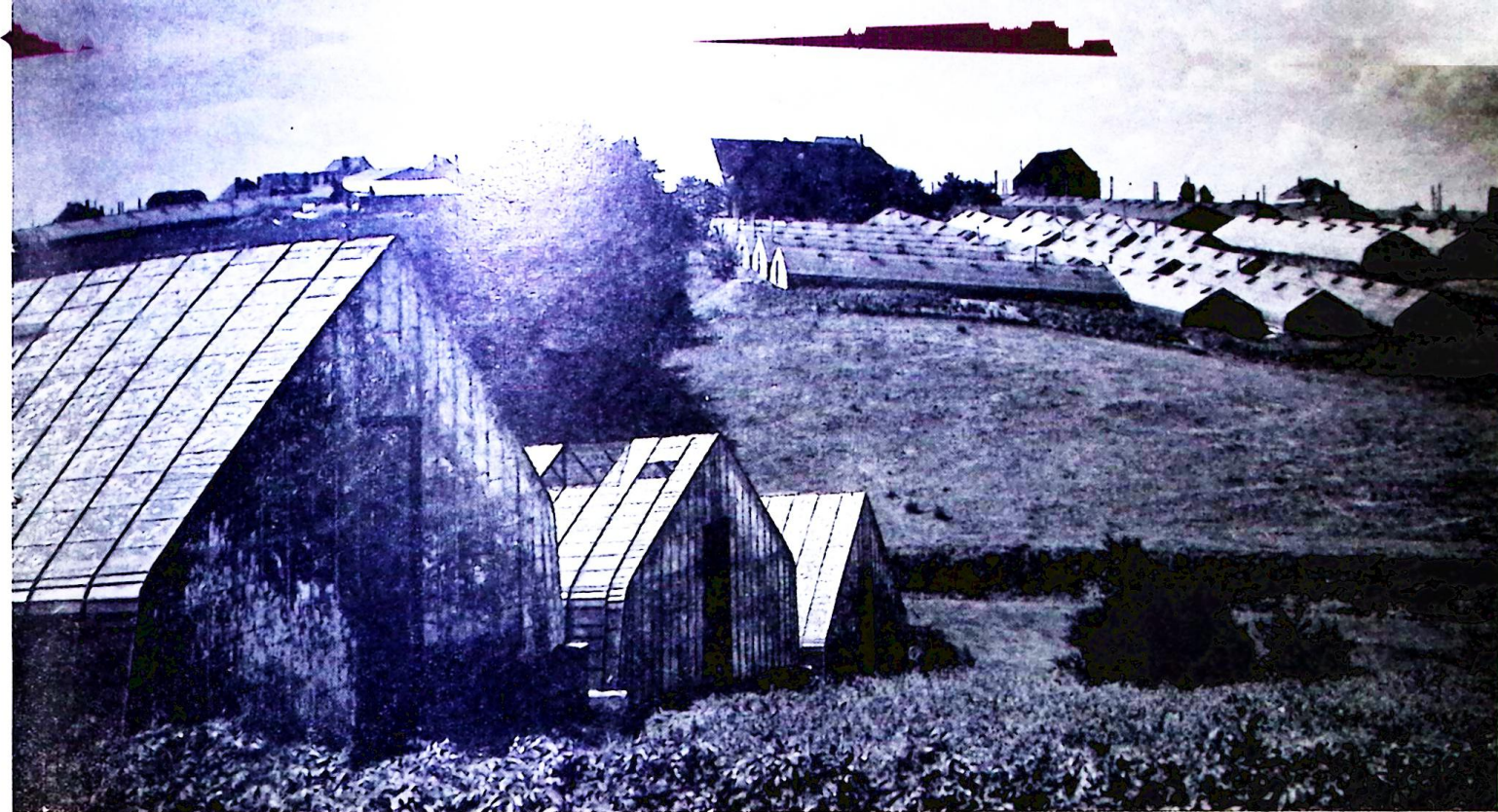


OVERIJSE. — Le château d'Isque.

(Photo Robelus.)

blason de la Maison d'Ysse, « de trois lis de sable sur fond d'or », semble l'apparenter aux d'Aerschot et aux de Rotselaer. Marie d'Oisy apporta la seigneurie d'Isque par mariage à Louis d'Enghien qui la vendit à la fin du XV^e siècle à Henri de Witthem. Ce dernier la réunit à son château seigneurial et aux biens qu'il possédait déjà à Overijse. Parmi les illustrations de cette famille noble brabançonne, on cite le preux Frédéric de Witthem qui se croisa et qui brilla aux tournois organisés à Paris, notamment devant Louis XI. Seigneurie et château d'Ysse passèrent, en 1578, par mariage d'Honorine de Witthem avec le comte Gérard de Hornes, au gouverneur de Malines, élevé au rang de baron de Bassigny par Henri IV. Les terres et seigneurie d'Ysse et Etere furent élevées, le 19 octobre 1677, à la principauté sous le nom de Hornes au profit d'Eugène-Maximilien de Hornes, époux de Marie-Jeanne de Croy.

Philippe-Emmanuel de Hornes, prince d'Ysse, élevé à la grandesse d'Espagne de première classe par Philippe V, en 1704, laissa deux fils. Le cadet, Antoine Joseph, fut, après une rixe de cabaret, rue Quincampoix, à Paris, soumis à la question et roué en place de Grève. Son neveu, Maximilien-Emmanuel, devint conseiller d'Etat, grand écuyer et grand veneur de Charles de Lorraine. Marie-Thérèse de Hornes, dame d'Ysse, lia son destin à celui de Philippe-Joseph Wild, et Rhingrave, prince de Salm-



OVERIJSE. — Terrain vallonné tapissé de cages de verre.

(Photo de Sutter.)

Kyrbourg, en 1763. Le prince Frédéric-Jean Othon, leur fils, se rallia aux idées révolutionnaires mais, périt néanmoins sur l'échafaud, le 25 juin 1794. Napoléon décida d'établir la sénatorerie de Bruxelles au château d'Overijse et il la confia à son frère Joseph Bonaparte, qui y résida de temps à autre jusqu'au moment où il devint roi de Naples, en 1806, puis roi d'Espagne, en 1808. Les princes de Salm-Salm rentrèrent en possession de leurs biens en 1814, mais ils cédèrent le château aux Le Hoye, en 1826. Une école moyenne de l'Etat l'occupe de nos jours.

C'est un long bâtiment rectangulaire à un étage formant un angle légèrement obtus. Il remonte au XVI^e siècle, sauf les dépendances du côté droit et la tour hexagonale surmontée d'un petit bulbe, renforcée par des cordons et des chaînes d'angle en pierre blanche. Elle s'orne des armes des Witthem « d'argent à la croix engrêlée d'azur ». Contre le mur extérieur du parc, on remarquera une ancienne fontaine, dite de Kelle, portant les blasons des Witthem et des Hornes. Il serait souhaitable de la voir rétablie dans son état primitif.

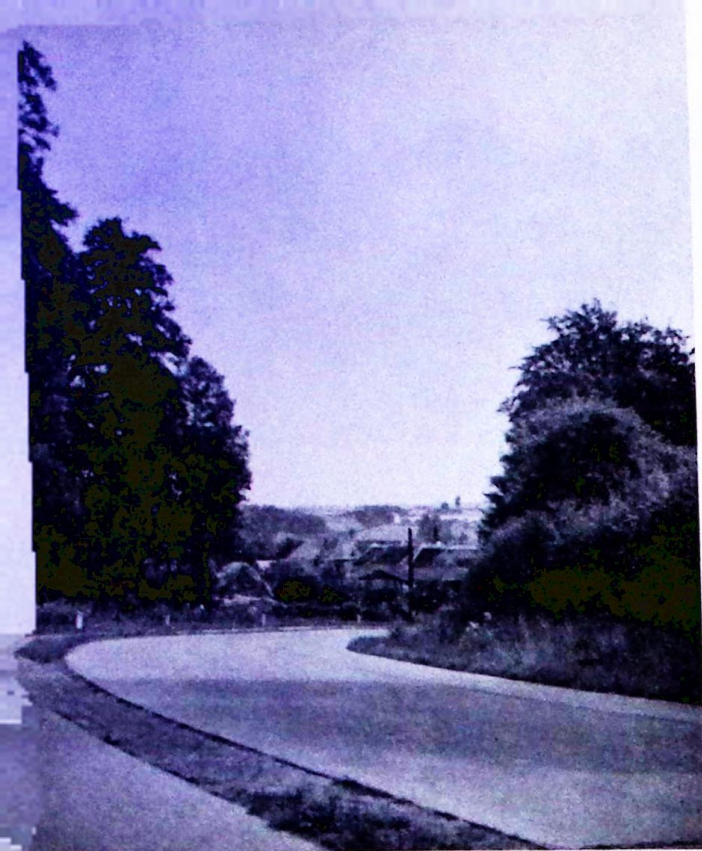
Tout au bout du parc, à proximité d'une superbe allée romantique, on trouvera un intéressant pavillon de chasse, construit en briques et pierres blanches. De forme carrée et percée de baies à croisillons, il est surmonté d'une toiture à quatre pans couronnée d'une tourelle octogonale.

La très jolie route Overijse-Huldenberg sépare ce pavillon d'un vaste étang et de l'Ysse qui s'en va nonchalamment, au milieu de prairies semées de bouquets d'arbres, vers Huldenberg.

LE CHATEAU D'HULDENBERG

La rivière s'attarde plus longuement aux alentours de ce château, une bien séduisante demeure flanquée à la façade de deux tours carrées. Il remplace un château beaucoup plus important bâti en 1514 par ordre du chancelier de Brabant, Jean d'Houthem. L'Ysse enserrait cette construction carrée flanquée de poivrières, éclairée par des baies à croisillons. De Cantillon, dans ses *Délices*, écrit « si agréablement situé et ajusté de si beaux ornements en dedans et en dehors, qu'il semble qu'on ait épuisé dans ce lieu tout ce que l'esprit peut imaginer de délectable... ». Le domaine tomba aux mains des Ryckewaert, en 1677, puis en celles des Baudequin de Peuthy, en 1714. Un incendie imposa une reconstruction en 1848. Racheté par une comtesse de Thiennes de Rumbeke, en 1865, il passa par alliance aux comtes de Limburg-Stürum. Il appartient de nos jours au comte Théodore et à la comtesse, née princesse de Croy, amis des écrivains et des artistes, collectionneurs avisés. Leur fils, le comte Thierry, a, il y a quelques années, épousé la princesse Hélène de France.

L'un de leurs ancêtres, Guillaume-Maximilien de Limburg-Stürum, maréchal général des armées impériales, s'illustra à la bataille d'Hochstedt ainsi que nous le raconte Voltaire. Ce vaillant soldat fut tué en 1704, à la bataille de Schelleberg. Son portrait et beaucoup d'autres effigies de cette Maison, ornent les salons du château d'Huldenberg. De l'hôtel gantois des comtes de Thiennes proviennent de délicieux panneaux de soie brochée remontant au XVIII^e siècle.



ULDENBERG. — Un très joli parcours d'Overijse à Huldenberg et nous découvrons un charmant château dans un parc enchanteur.
(Photos de Sutter.)



Outre un mobilier ancien de qualité, le château abrite d'excellentes verdures d'Audenaerde, parfaitement conservées, des Delft bleus et colorés. La bibliothèque, très riche, possède de beaux livres anciens et des manuscrits précieux.

De charmantes promenades sillonnent le vaste parc planté d'essences rares, animé d'eaux vives. Près de la grille d'entrée une stèle rappelle les traits de Félix Sohie (1841-1929), ancien jardinier du château qui fit, en cet endroit, les premières cultures de raisin sous verre. Il n'est pas inutile de rappeler qu'actuellement on compte 5.000 viticulteurs exploitant 35.000 serres produisant treize millions de kilos de raisin annuellement.

L'Ysse aimait jadis la roue, devenue bien vétuste aujourd'hui, d'un moulin établi dans un site des plus poétiques. Des sapins aux frondaisons magnifiques, jalonnent de ravissants chemins d'eau, tandis qu'au loin, en toile de fond, apparaît le riant village d'Huldenberg, étagé sur les pentes du mamelon où s'est installée l'église paroissiale.

L'EGLISE NOTRE-DAME

Au milieu de la grand-place une fontaine, surmontée d'une statue de la Vierge entourée de ferronneries, porte les millésimes 1856-1906. Sur un cartouche de bronze, un ange tient les blasons du comte Thierry de Limburg-Stirum et de Marie, comtesse de Thiennes de Rumbeke.

L'église, du XIII^e siècle essentiellement, est dédiée à la Vierge. De plan cruciforme elle s'agrandit d'une sacristie placée à dextre du chœur et d'une construction additive élevée en hors-d'œuvre contre le bas-côté méridional. C'est en réalité l'ancien porche du sanctuaire orné de sculptures et d'une porte ogivale intéressante. On y a installé le baptistère. Au milieu du XVIII^e siècle, une porte de style Louis XV fut percée dans le pignon occidental où s'inscrivait déjà plusieurs baies ogivales. Cette porte en pierre de taille dénote quelque peu sur le reste de l'édifice construit en pierres blanches brabançonnaises. Une tour carrée occupe la croisée. Le pignon méridional du transept s'enrichit d'un cadran solaire, instrument horaire devenu fort rare de nos jours.

Dès l'entrée, le visiteur est frappé par la blancheur et par la luminosité de ce sanctuaire. Des colonnes rondes sur bases octogonales dépourvues de chapiteaux séparent les trois travées de la nef des bas-côtés. Ces travées sont au nombre de deux au chœur (\pm 1250) qui s'achève en un chevet tripartite. Les clefs de voûte ont malheureusement perdu leur décoration. Dans un coin du chœur on remarquera une curieuse piscine de pierre, de forme géminée où les arcs ogivaux s'appuient sur une colonnette ornée d'un chapiteau à décor floral. D'excellents vitraux modernes armoriés, aux tons chauds, dus à Lou Aspeslagh, occupent les baies du chœur et des croisillons. Deux pierres tombales rappellent la mémoire d'anciens curés, appelés alors chapelains, décédés au début du XVII^e siècle.

A l'extérieur, au croisillon septentrional, est adossée une grande pierre tombale armoriée bien conservée, celle d'Antoine de Houtem, drossard de Diest (\dagger 1546) et de sa femme, Claire van der Noot.

On y remarque, à gauche, les blasons des Houthem, Awans, Blehen et Awans. A dextre, ceux des Noot, Assche, Nassau, Haetrich. Antérieurement à cette famille de Houthem la seigneurie d'Huldenberg appartient à une famille de ce nom. Henri de Huldenberg périt à la bataille de Steppes (1213) en sauvant la vie d'Henri I^{er}; il avait offert au duc de Brabant d'échanger leurs armures.

Les défunts d'Huldenberg dorment leur dernier sommeil tout autour de leur sanctuaire. Nous nous recueillerons devant les 15 tombes d'aviateurs du Commonwealth tombés ici le 16 mai 1940 et en août 1942.

LOONBEEK

L'Ysse, bordée d'aunes, poursuit sa route au milieu de ravins semés de bosquets. Un bois de belle futaie, le Mariegy, surgit bientôt au détour du chemin. Au fond apparaît Loonbeek pictural à souhait. Plus loin, à droite, un ponceau permet d'accéder à une poterne blasonnée aux armes des van der Vorst, qui furent seigneurs de Loonbeek pendant plusieurs siècles. Englebert et son épouse Anne Van Ophem achetèrent cette seigneurie aux environs de 1500. Leur château familial était une vaste demeure entourée de douves. Il n'en reste que des remises à arcades bouchées et un pavillon rectangulaire en briques remontant au premier quart du XVIII^e siècle.

Deux grandes pierres tombales des van der Vorst sont disposées à l'intérieur du chœur. Ce sont les seuls éléments intéressants de ce modeste et séduisant sanctuaire tout de blanc vêtu.

HULDENBERG.
L'Ysse traverse le parc entourant le château de Limburg-Stirum et nous donne de ravissants tableaux.

(Photo de Sutter.)

NEERIJSE

Notre dernière halte sera pour Neerijse qui a gardé quelques maisons anciennes caractéristiques du Brabant flamand. La silhouette très particulière de l'église des saints Pierre et Paul retient toute l'attention. Deux tours jumelles carrées d'époque romane se dressent de chaque côté de la croisée sur les bas-côtés. Cette disposition peu commune se rencontre néanmoins dans d'autres sanctuaires tels la basilique d'Echternach et St-Piat de Tournai. Le vaisseau, de plan basilical et d'un style mal défini est une reconstruction en briques et pierres des environs de 1875. L'intérieur est entièrement polychromé à la manière de Helbig qui travailla selon les canons de Düsseldorf. Il polychroma aussi plusieurs églises liégeoises et Notre-Dame de St-Trond. A gauche du chœur, on remarquera une imposante pierre tombale en pierre bleue incrustée de marbre destinée à nous rappeler la mémoire d'Albert d'Overschie, baron de Neerijse, chambellan de l'empereur (\dagger 22-5-1774). Deux séries de huit quartiers attestent son ancienne noblesse et celle de son épouse Marie-Isabelle de Nassau. Il s'agit des Nassau, comtes de Corroy-le-Château, en Namurois, de 1693 à 1832.

Quand à l'Ysse, après s'être perdue dans un étang, elle s'en va rejoindre la Dyle dont nous parlerons la prochaine fois.

Emile POU MON.





Il y a au fond d'un pré marécageux, les ruines d'un manoir... qui a été classé !
(Photo Ooms.)

Un beau village du Brabant Wallon...

Walhain-Saint-Paul

IL est assez rare de rencontrer un village (1) ayant une aussi agréable entrée que Walhain-Saint-Paul. De « Maugré » sur la route axiale n° 4, descend en pente douce vers le centre du village, une route moderne bordée de beaux tilleuls. La rangée de droite isole un bel accotement où piétons et cyclistes sont en sécurité. La route descend en pente douce vers le centre du village longeant les prairies marécageuses où naît le Hain ou Nil, sous-affluent de la Dyle. La première maison de Walhain était jadis un café qui avait comme enseigne « Au Bois de Boulogne », en face il y eut un ermitage; bientôt la route tourne à droite pour arriver à la place du village. Sur celle-ci, ornée de beaux arbres et de fleurs, il y a un petit monument de la guerre. Jadis la piste d'un carrousel

(1) Étymologie probable : Wal-heim, habitation des wallons.

encadrant le pré de la Grand-Place où les fermiers des environs venaient sur leur « bidet » disputer la course aux anneaux. Mais où sont les « bidets » d'antan, ces chevaux de cabriolet qu'on sellait pour aller remporter les trophées dans les compétitions campagnardes (« Libre Belgique » : Le vieux château de Walhain-Saint-Paul). La place est entourée de maisons qui méritèrent, il y a longtemps, le titre très hyperbolique : « Petit Paris ».

Au nord de la place se trouve l'église Notre-Dame à Walhain. C'est le siège d'un doyenné. C'est un bel édifice moderne qui possède :

- 1° Une croix triomphale, fleurdelysée en chêne sculpté, ayant 2 m 63 de hauteur, les quatre branches portent les emblèmes des quatre évangélistes, elle date de 1540 environ;
- 2° Deux lanternes de procession, en cuivre, du XVIII^e siècle;

3° Un Bon Dieu de Pitié en chêne, du XVI^e siècle.

À droite, une route s'en va vers le nord, elle est parallèle au petit ruisseau dont les eaux s'entre-poussant faiblement atteignent bien difficilement Tourinnes-Saint-Lambert, où elles se détournent du nord pour filer vers le sud. Ce faible ruisseau est à peine visible dans des prairies marécageuses qui, heureusement, ont beaucoup de beaux arbres. S'écartant de la zone marécageuse, les maisons s'éparpillent au petit bonheur, bientôt c'est la ruelle de la Rencontre (mauvaises rencontres), de l'autre côté celle du Jonquoix, puis devant nous une vieille muraille clôture un pré où se trouvait le Château de Saint-Paul, dont il ne reste aucune trace.

De là, une mauvaise route s'en va vers Tourinnes ou Lerinnes par la chapelle des Trois-Tilleuls, à gauche un très bon chemin s'en va vers Saint-Lambert par la placette de Saint-Paul et son vieux tilleul, par la chapelle Sainte-Anne, que protège un bel arbre, tandis qu'au loin la chapelle Dieu-du-Chêne semble perdue dans la vaste campagne Saint-Paul, une poignée de maisons, une grande ferme, son église datant de 1758. Mais la tour a été abattue en 1842. Le chœur est orné de boiseries et la nef a été lambrissée de marbre en 1863. On y verra un lustre en cristal du XVIII^e siècle et une dalle tombale en pierre bleue, gravure en traits, présentant le défunt sous un dais d'architecture. Cette dalle mesure un mètre vingt-deux sur un mètre quatre-vingt-quinze, entourée de la main divine, de deux anges et d'une inscription qui donne la date 1301.

Saint-Paul est un véritable oasis de calme et de paix. Dans ses sentiers, le pas des rares passants résonne et en trouble un moment le silence.

De la place de Walhain, une route nouvelle monte après un bout de campagne à Sart-lez-Walhain. Ce petit coin tranquille, lumineux, parce qu'il n'y a pas beaucoup d'arbres, a une modeste mais jolie église, artistiquement polychromée, parfaitement entretenue, avec un clocher et quatre clochetons (d'où le jeu de mots habituel en ce cas). On y vénère saint Antoine. Le maître-autel est en chêne sculpté, de style ogival, de même que la balustrade du jubé. Cette église possède des fonts baptismaux en pierre, à moulurations gothiques, dont la cuve est ornée de quatre têtes (XVI^e siècle).

Il est fréquemment question de Sart dans les communiqués relatifs à la marche des armées lors de la bataille de Waterloo, en 1815.

WALHAIN-SAINT-PAUL. — La tour la mieux conservée est celle située au sud-est.
(Photo Ooms.)

Vers le sud-ouest la belle avenue de Maugré-To conduit à Perbais, au-delà de la route de Bruxelles à Namur.

Perbais (un de ces nombreux villages en bois, aucune eau) est un village tout à fait moderne qui se développe à cause de la proximité de la gare de Chastre. Les territoires de Walhain-Perbais-Chastre et même Noirmont s'interpénètrent singulièrement. Pas plus qu'à Walhain, il n'y a rien de pittoresque à Perbais qui est assez proche toutefois des territoires de Noirmont.

Ce qui peut intéresser l'archéologue et l'historien se trouve au sud de Walhain, c'est son vieux





WALHAIN-SAINT-PAUL.

La ferme Lardinois, ou ancien chateau Marette où fut reçu, en 1815, le maréchal Grouchy.

(Photo de Sutter.)

château (le vi tchestia), le site de Baudecet et la ferme Lardinois.

Il y a au fond d'un pré marécageux les ruines d'un manoir qui a été classé. Certains habitants prétendent qu'il fut bâti vers l'an 700 et que des caves partent des galeries, en étoile vers les bourgs voisins. Mais les archéologues ne croient guère à ces dires.

Selon d'anciens documents le château fut bâti au XIII^e siècle par les membres de la famille d'Agimont, mais des travaux importants y furent exécutés par les seigneurs de Berghes. Le plan de la construction a la forme d'un octogone irrégulier. Au nord, un pont-levis dont les piles subsistèrent longtemps, donne accès à une porte en plein cintre. Les deux tourelles qui la protégeaient tiennent encore reliées par un mur d'enceinte haut de cinq à six mètres. Il y a encore deux autres tours semblables ornées de courtines. Tout l'édifice est en pierres de la région.

La tour la mieux conservée est celle du sud-est. Elle est de forme conique et percée de petites baies carrées. Elle était couronnée d'un format octogonal qui se trouvait à 25 mètres au-dessus du sol.

Le long de la courtine orientale s'élevait le logis dont il ne reste que quatre arcades centra-

les. Les fossés sont aujourd'hui comblés (« La Libre Belgique », 1956).

Il est regrettable que le manque total d'entretien du château et son invasion par une végétation parasite font que, chaque jour, s'écroule un peu du passé. Le site, malgré tout, ne manque pas de grandeur. A la tombée du jour lorsque, dans le silence de la cour, on n'entend que le murmure du vent ou les cris sinistres des oiseaux sauvages, on évoque le cliquetis des armes et le flottement des drapeaux des légions qui s'en allèrent combattre à Worringen, à Bastweiller, car les seigneurs de Walhain intervinrent à tout instant dans les affaires du pays et se distinguèrent dans de nombreux combats.

Quelques notes sur les principaux d'entre eux ne seront pas sans intérêt, croyons-nous.

Le premier sire de Walhain dont l'histoire fasse mention est un nommé Aldric de Walhain, qui vivait en 1099. Arnoul V, autre sire se distingua dans de nombreux combats, entre autres à Worringen, où il commandait un escadron formé de ses parents et de ses vassaux.

Jean II d'Agimont, le Beau, le Bon et le Courageux, comme le qualifie la chronique, fut le chevalier le plus redouté des quatre pays environ-

nants. Il combattit à Tourinnes en Hesbaye, à Asse, à Scheut, à Bastweiller, etc.

Jean de Berghes, grand favori de Maximilien et de Philippe-le-Beau se plaça parmi les personnages les plus marquants des Pays-Bas.

Un petit-fils de Jean de Berghes qui avait la réputation d'être un des seigneurs les plus fins et avisés se rangea au commencement des troubles des Pays-Bas parmi les ennemis de Granvelle qui le surnommait le coq des opposants.

Vaudemont, seigneur de Walhain fut par suite de ses services à la guerre, créé grand d'Espagne, décoré de l'ordre de la Toison d'Or et élevé au grade de général de cavalerie des Pays-Bas.

En l'an XII, la comtesse de Marsan, héritière du domaine de Walhain, vendit ses biens à MM. Lefèbre, qui dans la suite se partagèrent leur acquisition et M. Lefèbre-Boucher devint seul propriétaire. La fille de M. Lefèbre épousa M. Crombez de Tournai, dont l'un des descendants était propriétaire des ruines du château qui eut de si illustres possesseurs (« Bulletin Officiel du Touring Club », 15 avril 1909, E. Bourguignon : Walhain, son château et ses environs).

Non loin des ruines de Walhain se trouve la ferme Lardinois précédée de beaux arbres et d'une jolie chapelle. En 1815, c'était le château Marette. C'est dans cette habitation que le 18 juin de cette année mémorable, le maréchal Grouchy, qui avait logé, la veille, chez un habitant de Gembloux, nommé Delrue, fut reçu par le notaire Hollert. Le général Gérard entendant gronder le canon dans la direction ouest (Waterloo) insista vivement pour qu'on partit aussitôt vers cette région. Mais Grouchy voulant suivre les ordres de Napoléon se dirigea finalement vers Wavre. Nous conseillons de lire le délicieux récit de cette scène dans « 1815, Waterloo », par Houssaye ou dans Navez : « Waterloo, Ligny et Wavre ». Gérard, blessé à Bierges, près de Wavre, fut

ramené chez le notaire Hollert, chez qui se fit l'extraction de la balle qu'il avait reçue.

Le notaire Hollert à ses funérailles voulut être transporté sur la civière sur laquelle on avait ramené Gérard à Walhain.

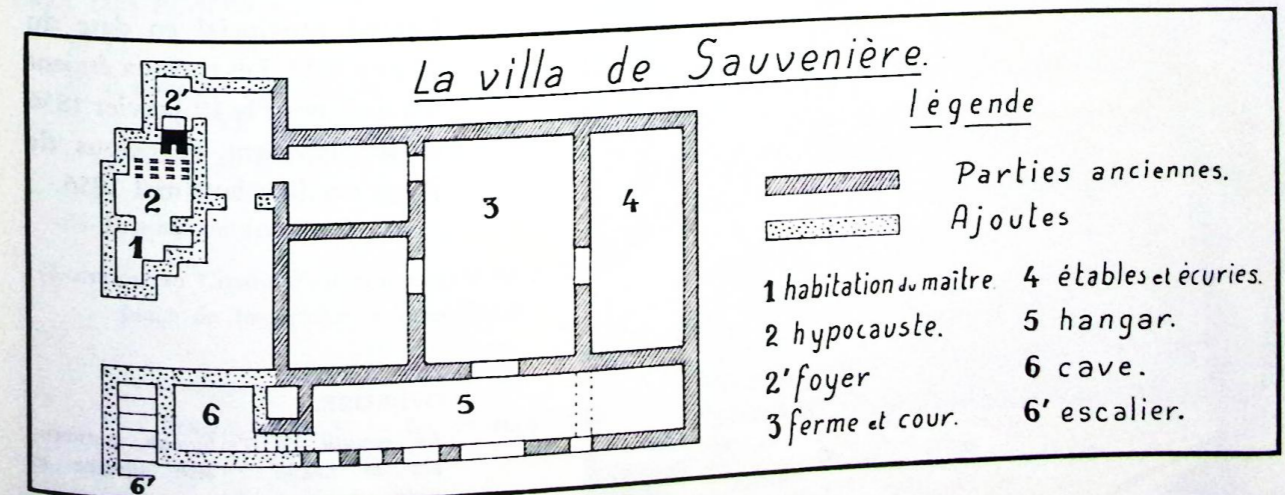
Vers le sud, de nombreux chemins de campagne se dirigent en éventail vers Ernage et Gembloux. Celui vers Ernage passe à côté du point culminant de Walhain, 163 mètres. Notons ici que le sol de Walhain est très peu ondulé, il n'y a que quelques collines vers Baudoux ou vers Nil : le *tienna d'Aufes*, la hauteur de Wavre d'où la vue s'étend au loin sur les environs. Un autre chemin passe à la Justice où la base d'un pilori se trouve encore. Un troisième chemin pavé s'en va par le Baur vers Baudecet. Le site de Baudecet dont les maisons font partie de Sauvenière, la grande ferme située à Walhain est traversé par la Haute Chaussée Romaine de Bavay à Cologne.

Sa situation, la convergence de nombreux chemins à cet endroit, les découvertes nombreuses qui y furent faites permettent de croire que Baudecet fut au temps des Romains le *Geminiacum* de Feutingen.

Une villa romaine y exista. Ses restes ont été mis à jour. De cet établissement M. R. De Maeyer dit dans « De Romeinsche Villa's in België » : La villa de Sauvenière peut servir comme modèle de la villa romaine de moyenne importance dans nos régions.

Un peu de statistique pour terminer : Walhain a environ 1.900 habitants, superficie : 1.391 hectares, n'a plus de chemin de fer, mais de nombreux bus. C'est le siège d'un doyenné, d'un notariat, bureau des postes, pharmacien, médecins, garages, auberges et... surtout l'amabilité de ses habitants.

E. BOURGUIGNON.



2. Le Moulin de Terlaenen sur la Lasne

L'EXISTENCE d'un moulin à eau à Terlaenen est mentionnée dès 1429. Le moulin fut complètement détruit sous la période espagnole. Il n'existe plus de documents,

ni de traces de l'histoire de ce moulin qui doit avoir, comme tous ces importants moulins à eau, une histoire mouvementée. Le moulin doit finalement être tombé dans un état de décrépitude car, en octobre 1854, une

demande fut introduite par le sieur De Meester pour le « nivellement d'une partie de la rivière et tendant à pouvoir modifier les ouvrages hydrauliques de son moulin à grains, situé à « Terlaenen sous Isque ».

D'importants travaux d'aménagement eurent lieu, ainsi que le placement d'une nouvelle roue hydraulique de 3 m 86 de diamètre et 1 m 30 de largeur.

L'autorisation fut donnée par la Députation permanente du Conseil provincial en date du 28 juin 1855. Les travaux étaient terminés pour le 1^{er} janvier 1856 et le placement des clous de jauge eut lieu le 9 mai 1856.

OVERIJSE.

Le moulin de Terlaenen, actionné par la Lasne : site agreste et poétique.

Actuellement, le moulin de Terlaenen est toujours utilisé et la grande roue en bois recouverte tourne toujours, actionnant l'installation de meunerie.

De nombreux travaux de restauration ont été effectués..., les embases ont été consolidées en béton. Il y a quelques années un nouveau pont a été construit par l'Administration communale sur la Lasne. L'ensemble des bâtiments est exploité en meunerie et ferme. Le moulin se trouve à 300 mètres de l'église sur la route qui conduit à Ottenbourg.

Le 24 janvier 1891, à la suite d'une tornade et d'une trombe d'eau, une partie du pont sur la Lasne, juste en aval du moulin, s'est effondrée. Le pont avait été construit avec l'autorisation de la Députation permanente du Conseil provincial du Brabant, en date du 8 septembre 1880. Pour la reconstruction, un subside de l'Etat, 258 F, est accordé, le 20 janvier 1892. Le moulin appartenait alors au Comte de Beurepaire de Lontagny qui introduisit d'ailleurs, le 17 mars 1892, une réclamation au sujet de la reconstruction du pont.

Henry PHILIPS.

(A suivre.)

Reprise de :

ENCHANTEMENT DE BRUXELLES

L'admirable collection de diapositives en couleur de Pierre Arty et Gaston Lulsens sera présentée, une nouvelle fois, au public bruxellois, en la Salle de Milice de l'Hôtel de Ville, sous les auspices du Syndicat d'initiative de Bruxelles.

DATES : les samedis 18 et 25 mars, 8, 15, 22 et 29 avril, à 20 h 30.

PRIX DES PLACES :

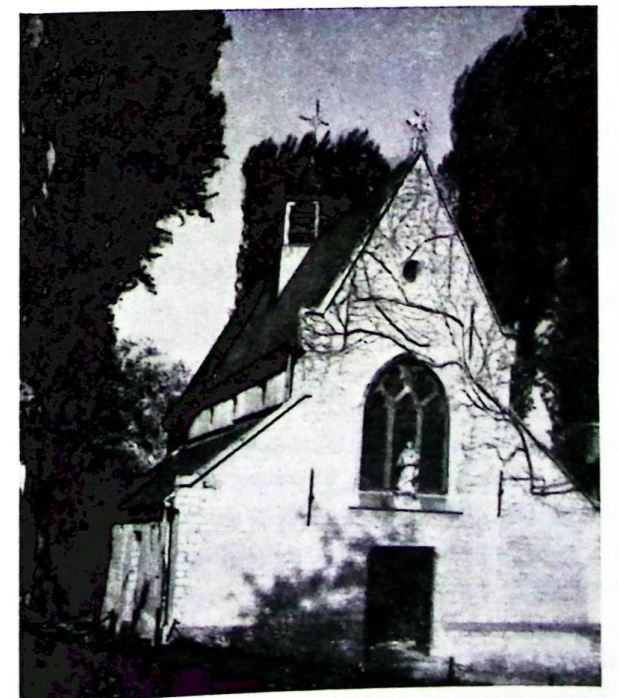
30 F;

25 F pour les membres du SYNDICAT D'INITIATIVE — R.A.C.B. — TOURING CLUB et FEDERATION TOURISTIQUE DU BRABANT;

20 F pour les étudiants.

(Location au Centre d'information de Bruxelles, place de Brouckère, à Bruxelles.)

UCCLE-STALLE. — La ravissante chapelle.



Pour fêter son 87^{me} anniversaire, Henri Van Someren veut faire une petite promenade en ballon



Henri Van Someren.
(Photo de Sutter.)

HENRI Van Someren est un petit homme loquace, un joyeux Bruxellois aux yeux rieurs, qui pétillent lorsqu'on vient à parler de son dada favori : le ballon.

Le ballon, c'est toute la vie de ce vaillant « Adar » comme on l'appelle dans les milieux sportifs.

330 ascensions en 63 ans ! Il a vécu toutes les aventures, connu toutes les émotions, à bord de sa nacelle d'osier.

Adar est un véritable « ketje ». Né en juillet 1873, il a gardé toute sa verve et son esprit d'à-propos en dépit de son grand âge.

— 86 ans ! On dirait que l'air de là-haut vous a fait beaucoup de bien ?

C'est l'élixir de longue vie, répond le doyen des aéronautes belges. Il y a quatre ans, j'ai fait encore

Ce Bruxellois qui est le doyen des aéronautes du monde a accompli 330 ascensions dont certaines ont failli se terminer de manière tragique

une ascension à Saint-Nicolas, et cela pour fêter mon 82^e anniversaire.

Ce souvenir met Henri en verve.

— Cela me prit alors que j'avais à peine 15 ans. J'étais garçon de courses à l'Exposition de Bruxelles au Cinquantenaire, en 1888. Parmi les nombreuses attractions, je me sentais surtout attiré par le superbe ballon captif d'Auguste Tollet. Un jour qu'il s'apprêtait à monter librement, je me trouvais à côté de la nacelle, le cœur battant. Dix personnes purent prendre place à son bord. Je figurais parmi ces privilégiés. Nous sommes descendus à Haren. Depuis ce jour, j'ai été de presque toutes ses ascensions. L'émotion, c'est le sel de l'aéronautique, affirme Henri.

Mais s'il arrive une anicroche, demandons-nous ? En guise de réponse, il nous entraîne dans son grenier, où nous trouvons un véritable musée : des cordes, des anneaux, des morceaux de toile à voile, des drapeaux tricolores, de petites et de grandes nacelles d'osier, qui grincent lorsque notre héros veut y prendre place.

— 86 ans et 330 ascensions..., dans une pareille carrière, vous avez du en voir, des choses ?

Henri se sent à nouveau dans son élément, il regarde en l'air, mais à travers les lucarnes du grenier.

— En effet, j'ai vu tomber Tollet en 1925, son ballon fit explosion au-dessus de Hal. Ses quatre passagers y perdirent la vie... Je fis la connaissance des plus célèbres pilotes de l'époque : Georges Thil, Godard, Henrotin. Ah ! c'était le bon temps, lorsqu'on pouvait monter avec ces as !

Mes aventures ? Je me souviens de la fameuse journée de Pentecôte de l'année 1897. Vers cinq heures de l'après-midi j'étais parti du terrain de Cristal Pallace. Immédiatement, le vent me poussa dans la direction de Douvres et peu après je me trouvais au-dessus de la mer. Je n'avais pas trouvé le temps d'atterrir. Je me laissais porter au-dessus de la Manche, ne sachant que faire.

LE NAUFRAGE DU CAP GRIS-NEZ

Je savais pourtant que le vent me poussait vers le Cap Gris-Nez, mais rien de plus. Je n'avais presque pas de lest. La descente se fit rapide et je tombais à la mer. Ayant perdu tout espoir, je jetais à la mer une bouteille dans laquelle j'avais glissé une photo et un mot disant que le 7 juin 1897, à 7 heures du soir, j'étais passé à 2.000 mètres de hauteur au-dessus de Douvres, et que le vent m'entraînait dans la direction du Cap Gris-Nez. Je signais : « Adieu, Henri Van Someren, aéronaute belge ».

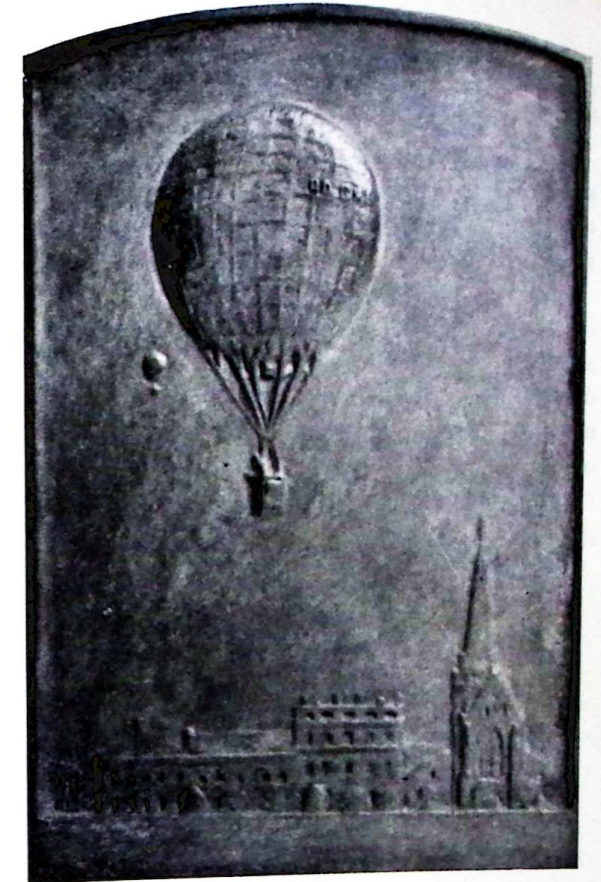
La bouteille fut trouvée sur la côte de Calais par un douanier, et vous comprenez mon émotion lorsque je lus plus tard, mon propre appel dans les journaux !

— Combien de temps êtes-vous resté flotter sur l'eau ?

— Après avoir flotté pendant trois heures sur mon ballon qui s'enfonçait lentement, je fus recueilli par un chalutier. Le lendemain je retournais à Londres pour une nouvelle ascension.

UNE ASCENSION SANS NACELLE

Une autre aventure : celle qui m'advint le 15 août 1905. J'étais monté à Jette à l'occasion de l'inauguration de la maison communale. Alors, il arriva une chose pourtant fort rare : par manque de gaz, mon ballon ne put être rempli qu'au quart. Une habitude à la Piccard, quoi ! Il adopte ce système pour pouvoir monter à de grandes altitudes, sans avoir à craindre une explosion par la grande dilatation de l'aérostat. Mon ballon était si maigrement gonflé qu'il ne pouvait monter avec la nacelle. Le pilote qui ne voulait pas décevoir la foule qui attendait me demande : « Van Someren, oseriez-vous monter sans



Trophée décerné à H. Van Someren par la ville de Saint-Nicolas-Waas à l'occasion du concours international d'atterrissage pour ballons, le 11 septembre 1949.

(Photo de Sutter.)

nacelle ? ». Je m'installais dans l'anneau du filet et je montais jusqu'à 7.000 mètres. A ma courroie, je tenais attaché un pauvre petit sac de lest de 10 kg. Enfin, après avoir fait marcher à plusieurs reprises la soupape, la descente commença. Mais quelle surprise ! Voici que je me trouvais au-dessus de l'église Sainte Marie à Schaerbeek, et parmi les étoiles..., car vous savez que le dôme de cette église en est parsemé !

Je suis tombé sur la route de Tervuren, ayant atterri sous mon ballon. Le gaz s'échappant commençait à m'asphyxier quand j'entendis crier quelqu'un :

— Il y a quelqu'un sous le ballon !

Quand je repris mes esprits, le ballon avait déjà été plié et mis en sécurité.

— N'était-ce pas jouer un peu avec votre vie ?

— Pas tant que cela... dans la descente seulement, j'avais le bas du dos un peu endolori.

DESCENTE EN PARACHUTE

Mais j'en ai vu d'autres. En 1889 l'aéronaute français, Glorieux, me demanda si j'osais sauter de mon ballon en parachute. J'acceptais.

— Ecoutez, dit-il. Sous ma nacelle se trouve un panier dans lequel vous prenez place. Quand je crierai : Prêt ? et que vous répondrez « Oui », je couperai la corde et vous descendrez en parachute.

Entendu ! Glorieux crie, je réponds. Mais au lieu de couper la corde il lâche du gaz et je descends avec une telle vélocité que mon parachute s'ouvre de lui-même. Glorieux m'aperçoit, il coupe rapidement la corde et je descends avec un parachute déjà ouvert.

Il paraît que je fus le premier à faire une pareille descente en parachute, d'une hauteur de 500 mètres.



IL TOMBE AU CŒUR DE BRUXELLES

En 1934, je m'élevais au-dessus d'Amsterdam. On y risque, neuf fois sur dix, de tomber à l'eau, à la descente. Mais on y payait largement. Pourtant, ce jour-là, je n'eus pas de chance. Peu d'instant après j'étais déjà dans la Zuyderzee. Aucun bateau n'était en vue : on n'y navigue guère, le dimanche. Je me préparais à flotter toute la nuit, quand je fus aperçu par un steamer qui vint me repêcher.

Un de mes plus beaux souvenirs faillit pourtant me coûter une forte amende et l'inimitié du bourgmestre Max. A cinq heures de l'après-midi j'étais monté à la place Dailly. Il n'y avait pas de vent. Quand j'eus survolé Bruxelles et que je voulus

descendre, je restai suspendu à cinquante mètres au-dessus de la Bourse, plongé dans des nuages très bas. Un peu plus tard je m'aperçus que je flottais au-dessus de l'église Sainte Catherine. Je n'avais plus de lest et je décidai de descendre sur la place derrière le Marché-aux-Poissons. Je me trompais toutefois dans mes calculs et je donnai en plein dans le monument du Pigeon de la Guerre. Je m'en tirais sans dommage, mais j'avais rompu un trolley et les trams subirent un retard de vingt minutes. Il y avait foule et la police eut fort à faire.

Mais la véritable histoire ne commença que le lendemain. Le bourgmestre Max, me convoqua à l'hôtel de ville, pour me réprimander. Mais je pus me tirer de ce mauvais pas. ...

UNE COLLISION ENTRE DEUX BALLONS

— N'avez-vous pas fait une ascension avec Demuyter pour la coupe Gordon Bennett ?

— Oui, en 1926, et je fis aussi des ascensions en service commandé pour le Ministère de la Guerre. En 1914, j'en fis quatorze pour familiariser les officiers avec l'observation aérienne. En 1951, quand j'eus 79 ans, je montai avec le pilote français Dolfuss et nous passâmes au-dessus de Saint Nicolas. Et alors il nous arriva un incident probablement unique dans les annales de l'aérostation : une collision entre deux ballons.

— Comment vous en êtes-vous tiré ?

— Eh, n'ai-je pas bonne mine ? J'en ai été quitte pour la peur et un filet en morceaux, rien de plus.

L'ETE PROCHAIN, JE RECOMMENCERAI

— Et dire qu'à quatre-vingts ans sonnés, vous avez repris votre envol !

— Que voulez-vous, c'est plus fort que moi. Je fais encore une ascension chaque année. La dernière fois, c'était à Saint Nicolas... j'avais 82 ans.

Henri Van Someren, le doyen d'âge des aéronautes de Belgique, est toujours en possession du brevet de pilote. Souvent le médecin hésite avant d'y apposer sa signature. Mais le cœur d'Adar tient ferme.

— Celui qui a donné son cœur au ballon ne peut le lui reprendre... Il est fort possible que, l'été prochain, on me verra remonter vers l'azur, si toutefois le médecin se déclare d'accord.

Bernard HENRY.



- « La Vierge et l'Enfant » de l'Ecole de Niklas Gerhaert van Leyden.
- « L'Entrée du Christ à Jérusalem », Maître autrichien vers 1515; à gauche : « La descente de croix », Maître de Pulkau, vers 1520.
- Chapiteau de Schöngrabern, vers 1220; au fond : « Caïn et Abel devant le trône de Dieu ». Relief de l'abside Schöngrabern. Vers 1220. Moulage.

(Photo de Sutter.)

Une généreuse contribution au rapprochement entre les peuples

L'Exposition Nature et Art au Pays du Danube LA BASSE-AUTRICHE

ALORS que ceux-là mêmes qui ont en mains les destinées du monde multiplient congrès, assemblées, conférences internationales en vue d'asseoir définitivement les bases d'une paix durable, parcourent à longueur d'années notre vaste globe, criant à tue-tête, proclamant à la cantonade, dans leurs discours et leurs interviews leur volonté inébranlable de concorde, les cœurs simples épris de sécurité restent dans l'anxiété. Ils devinent plus qu'ils ne perçoivent qu'à l'ombre de ces réunions spectaculaires, de ces harangues où le pathos et la recherche de l'effet à sensation prennent souvent le pas sur la sincérité, des intrigues se trament, des complots s'ourdissent, des blocs hermétiques se constituent, se hérissent et se font face et que le rameau d'olivier symbolisant la paix universelle est plus brandi que tendu.

Les cœurs simples l'ont pressenti et se méfient. Comme pour répondre à cet appel pressant et angoissé des masses à la recherche de valeurs sûres auxquelles elles puissent s'accrocher, les Services

Culturels de la Province de la Basse-Autriche ont organisé, du 8 au 28 février dernier, dans le cadre de l'accord culturel belgo-autrichien et avec la collaboration de la Province de Brabant et l'appui de la Ville de Bruxelles, une retentissante exposition consacrée à l'Art et à la Nature au Pays du Danube : la Basse-Autriche et placée sous le haut patronage de l'Ambassadeur d'Autriche et du Ministre belge de l'Instruction publique.

Les promoteurs de cette manifestation d'une classe exceptionnelle, dans leur ardent désir d'abattre ces barrières factices qui causent un tort immense à toute politique d'entente cordiale entre les nations, ont spéculé avec un esprit d'à-propos qu'il convient ici de louer sans ambages sur deux valeurs solides, quasi sempiternelles : l'Art et la Nature. Ils ont rejoint en cela les premiers enseignements que les observateurs en tant soit peu subtils ont tiré d'une science jeune, dynamique, en pleine croissance : le Tourisme. Sous tous les climats, sous toutes les latitudes, à tous les échelons de la société, au-delà de toutes querelles



A gauche : La préhistoire au sein de l'exposition de la Basse-Autriche.

A droite : « Calice de Corvin » (1460-1480), argent doré avec émail filigrané hongrois.

(Photos de Sutter.)



« Cortège à l'occasion de l'accession au trône ». Groupe de figurines de Helmut Krauhs.

(Photo de Sutter.)



politiques, raciales ou religieuses. L'homme digne de ce nom n'est jamais resté insensible au charme discret ou grandiose d'un paysage ni au rayonnement souvent incomparable d'une œuvre d'art. Quand sur ces deux éléments viennent se greffer des liens culturels et spirituels forgés au fil des siècles, comme c'est le cas pour la Basse-Autriche et la Belgique, cette constatation prend l'allure d'une éclatante démonstration.

Ces attaches historiques et cet ardent désir réciproque de concrétiser cet esprit européen en lente mais constante gestation autrement que par de pompeuses déclarations ou de fallacieuses promesses furent le thème des discours prononcés par MM. J. de Néeff, gouverneur de la Province de Brabant et Johann Steinböck, gouverneur de la Province de Basse-Autriche, au cours d'une séance académique qui eut lieu, le 7 février dernier, en la Salle des Mariages de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Entourant ces deux personnalités, nous avons relevé, au premier rang de l'assistance, M. Lemberger, ambassadeur d'Autriche à Bruxelles; le docteur Erich Hochleitner, attaché culturel près de l'Ambassade d'Autriche à Bruxelles; MM. E. Spaelant, L. Cantillon, Ch.-A. Thomas et J. Alles, députés permanents, ainsi que M. J. Kestelin, greffier provincial, tous membres du Comité d'Honneur de l'exposition; MM. M.-A. Duwaerts, notre secrétaire permanent et M. Thijs, chef du Service du Greffe, membres du Comité exécutif; MM. Dewael et Warland, respectivement ancien président de la Chambre de Commerce et président du Syndicat d'initiative de la Ville de Bruxelles.

En une brève allocution, M^{me} Y. Van Leynseele, échevin des Beaux-Arts de la Ville de Bruxelles, associa, pour sa part, notre capitale à cette initiative riche de promesses pour l'avenir de nos deux pays, tandis que la réputée chorale des Petits Chanteurs de Vienne, symbolisant cette vertu de nos jours trop souvent bafouée, l'innocence, se fit chaleureusement applaudir au cours d'un intermède musical d'une brillante facture et qui fut particulièrement prisé par la nombreuse assistance. Cet interlude imprégné d'une rare fraîcheur servit d'ailleurs de transition idéale à la visite de l'exposition proprement dite.

Quant à cette dernière, disons-le sans ambages, elle fut marquée d'un sceau d'une exceptionnelle qualité. Il faut remonter loin, très loin dans les annales des manifestations culturelles qui eurent notre province pour siège, pour retrouver un tel ruissellement de

A gauche : Couvercle du tombeau de l'empereur Frédéric III (mort en 1493) dans la nef du chœur de Saint-Etienne, à Vienne. Moulage.

A droite : Le piano sur lequel, selon la tradition, Joseph Haydn a joué au Monastère des Frères de la Charité, à Vienne. A droite, buste de Joseph Haydn.

(Photos de Sutter.)

richesses inestimables, une telle ordonnance dans la présentation, un tel climat artistique, une volonté aussi fermement déterminée de réveiller les consciences assoupies au contact des vraies valeurs de l'humanité. La Salle de Milice de l'Hôtel de Ville de Bruxelles qui abritait cet incomparable régal avait les allures d'un ouvrage hors prix dont chaque page aux savantes et chatoyantes enluminures éclipsait la précédente par son incomparable magnificence. Des sommités du monde des arts et des lettres n'avaient-elles pas prêté leur concours généreux et inconditionnel en vue de créer un cadre, une atmosphère susceptibles de frapper même le visiteur le moins averti en lui fournissant une image aussi réaliste, aussi complète, aussi valable que possible de la Province de Basse-Autriche qui fut, voici quelques siècles, le berceau de l'Empire des Habsbourg et qui occupe de nos jours, au sein de la République autrichienne, une place d'une importance considérable.

Tout a été mis en œuvre et agencé pour rendre aussi vivant, aussi accessible que possible ce beau Pays du Danube. Aucun effort n'a été épargné pour recréer l'atmosphère typique du Pays de Vienne en partant de son visage actuel et en remontant insensiblement mais méthodiquement le cours de l'histoire.

Accueilli par saint Léopold, patron de l'Autriche, le visiteur est, dès l'abord, dépaycé, dans le sens étymologique du terme, tant le pouvoir suggestif d'immenses panneaux photographiques représentant la Basse-Autriche contemporaine dominée par les exploitations industrielles, agricoles et forestières qui en font toute la richesse, est pénétrant. Grâce au rappel constant des liens étroits qui unirent les anciennes provinces belges à l'ancien Archiduché de Basse-Autriche, notamment par la présentation de peintures, sculptures et médailles datant de l'époque où les mêmes souverains présidaient aux destinées de nos deux peuples, le public garde à tout moment l'impression d'évoluer en pays de connaissance.

Les luxuriantes et fantasques faune et flore parais-

sant évoluer dans leur milieu naturel grâce à des reconstitutions surprenantes de vérité, fascinent le visiteur par leur variété et leur originalité. Elles évoquent ces chasses fameuses d'autan que concrétisent quelques panoplies de toute beauté, telles la trosse de chasse de l'Empereur Maximilien I^{er} ou l'arquebuse à rouet en ivoire massif de l'Empereur Léopold I^{er}.

Que de leçons également à tirer de cette promenade à travers l'histoire de l'art qui nous conduit du XIX^e siècle, âge d'or de la peinture autrichienne, jusqu'aux temps préhistoriques, en passant par Joseph Haydn symbolisé par son buste d'un réalisme aveuglant et le piano du maître, par la Joyeuse Entrée de Charles VI à Vienne, thème d'un cortège où évoluent de ravissantes figurines, par le baroque où l'art danubien s'exprima dans toute sa plénitude, par le gothique aussi où sculptures et peintures attestent l'influence exercée en Autriche par l'Ecole flamande, par le roman dominé par les bas-reliefs ornant l'abside de Schönggrabern, qui sont sans rival en Europe, par l'époque romaine enfin pour atteindre, terme d'un édifiant et enrichissant voyage dans le passé, la célèbre Vénus de Willendorf, dont les origines, remontant au XXII^e siècle avant notre ère, témoignent avec éloquence de l'ancienneté de cette incomparable civilisation danubienne.

Maintenant que cette exposition, dont la plume est impuissante à chanter tous les mérites, a fermé ses portes, faisant route vers d'autres cieux, gageons que, par son rayonnement spirituel, elle aura apporté son écu, peut-être modeste, mais combien précieux, à l'œuvre admirable de la concorde universelle, ouvrant ainsi la voie aux plus riches espérances. Mentionnons, *in fine*, que cette même exposition déroulera ses fastes à Liège, au Palais Provincial, Place Notger, du 9 au 30 mars 1961; à Anvers, à l'Institut Provincial de Sécurité, Jezusstraat, 28-30, du 10 au 27 avril 1961; à Gand, dans les Salles d'exposition du Gouvernement Provincial, Bisdomein, 3, du 5 au 31 mai 1960.

Y. BOYEN.



« Caryatides du château de Schallaburg ». « Allégorie de l'architecture ». « Génie jouant de la flûte ». « Tête masquée ». Moulages.

(Photo de Sutter.)

« La Femme »

dans les tapisseries monumentales

de RENÉ JULIEN

NOUS retrouvons, jusqu'au 16 mars, à la Galerie d'Egmont, l'exposition qui vient de se tenir à la Galerie Dautzenberg, à Paris, en janvier dernier et qui se trouvera du 18 au 30 mars à la Galerie Memling, à Bruges.

Qui est René Julien ?

RENE JULIEN est né à Liège, le 18 juin 1937. Il suit les cours de l'atelier de peinture décorative et monumentale à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Liège, d'où il sort en 1957. Il s'installe à Bruxelles et travaille pour l'Expo '58; il réalise des vitraux en dalles de verre et se voit confier de nombreuses peintures murales tant pour des appartements privés que pour des bâtiments publics. Il

obtient de nombreux prix et effectue des voyages d'études en France, en Italie, en Allemagne. En 1960, René Julien est nommé professeur de décoration à l'Académie des Beaux-Arts de Liège.

Mais laissons parler le critique André Marc qui vous dira mieux que quiconque qui est René Julien, quelle est son œuvre : « Si les prix, distinctions et autres lauriers que peut gagner un jeune artiste au cours de son apprentissage constituaient la mesure indiscutable du talent, René Julien n'aurait plus guère qu'à faire valoir ses titres pour convaincre son public. Mais bien moins que tant d'autres, il ne s'est satisfait d'un « curriculum vitae » agréablement fleuri et la marge est grande entre ce qui fut distingué, il y a quelques années, et les œuvres d'aujourd'hui, peintes ou tissées. Car, entre-temps, les dons naturels et l'habileté acquise se sont épanouis. Le talent que l'on devinait s'est confirmé. Une personnalité s'est dégagée de sa chrysalide pour prendre son libre envol.

Que René Julien se soit tourné vers la tapisserie, il n'y a là que geste spontané : sa peinture elle-même a toujours été plus près du mur que du chevalet. Encore eut-il la sagesse d'attendre : se sentir assez fort pour se passer d'emprunts, de réminiscences, de leçons apprises et de souvenirs réinventés. Les tapisseries

« Vespérale ».

« Présence d'Iris ».

de René Julien sont neuves en ce sens qu'elles ne doivent rien à personne, ou si peu, qu'on ne pourrait leur découvrir de véritables affinités avec d'autres signatures. Mais elles sont de toujours, parce que, dès le départ, elles reposent sur l'illustration de sentiments profondément humains.

Que la femme, dès lors, soit le thème essentiel de ses cartons et qu'à travers elle il exprime, par de subtiles allusions, les mouvements de l'âme et les palpitations du monde, on n'en sera point surpris. En fait, il n'y a rien de « surprenant » dans les œuvres de Julien. Ce qui, peut-être, étonnera le plus, c'est la tranquille et mâle assurance de ce jeune artiste, qui n'use ni de formules audacieuses (souvent artificielles), ni d'expressions arrogantes (souvent gratuites), et qui se soucie fort peu des modes, des tendances en vogue ou des chapelles à l'honneur.

Il n'en demeure pas moins que les tapisseries de René Julien ont l'étrange pouvoir d'en imposer au spectateur, de le retenir et d'engager avec lui un silencieux dialogue.



Elles s'imposent par leur monumentalité, même lorsqu'elles sont de dimensions réduites, par leur plénitude, même lorsqu'elles sont d'une étonnante simplicité.

Elles s'imposent par leur langage et par leur contenu. Elles parlent bien et elles ont quelque chose à dire ».

FOIRES ET EXPOSITIONS - Métiers d'art

7 avril au 2 mai :	Hôtel de Ville de Louvain.
14 au 29 mai :	Foire de Paris.
31 mai au 11 juin :	Foire de Munich.
30 juin au 31 août :	Château d'Elewijt.
20 octobre au 20 novembre :	Hôtel de Ville de Nivelles.



« Danse de noce », - P. BRUEGEL l'Ancien.

13 FEVRIER 1961

Pierre Bruegel l'Ancien

par M. René DE BOCK,
Conférencier et Photographe d'art

QUI a osé prétendre, un jour, que la qualité ne payait pas ? Nous ne sommes point ici pour trancher cette question. Qu'il nous soit seulement permis de constater qu'au grand dam des plus chauds partisans de ce sophisme, bien avant l'heure fixée pour notre lever symbolique de rideau, le public se pressait à ce point nombreux autour de notre tribune qu'il fallait user de mille et une astuces pour dénicher un siège encore disponible. Sans conteste, le souvenir de cette extraordinaire « Symphonie Brugeoise » et de l'heure délicieuse passée, l'année dernière, en compagnie de ce talentueux conférencier qu'est M. René De Bock, était resté à ce point vivant et vivace dans toutes les mémoires qu'il les avait marquées du sceau de l'indébité.

La symphonie de ce jour était tout bonnement divine et se hissait au diapason du maestro qui l'avait orchestrée avec un si parfait bonheur. Le sujet : grandiose, la vie d'un homme dont le nom prestigieux est venu jusqu'à nous nimbé d'un étrange mystère, d'un pouvoir prodigieux de fascination sur lequel la patine des siècles semble n'avoir exercé aucune prise. Cet homme, Pierre Bruegel l'Ancien, le conférencier va l'attaquer par l'intérieur et, au travers de ses œuvres, essayer de lui arracher son secret. Bruegel qui naquit en 1525 suivant les uns, en 1530 suivant les autres, eut le malheur de perdre très tôt ses parents. Il fut recueilli par un prêtre compatissant, ému par sa détresse. Ce noble religieux pressentait-il la vocation du jeune éphèbe. En tout cas, il l'envoya à Anvers où l'adolescent s'initia patiemment chez Pierre Coecke au

meilleux et exaltant métier de dessinateur. Un séjour de deux ans en Italie, au contact des maîtres de la peinture, nous le rend ébloui par tant de visions sublimes accumulées mais, paradoxalement, son âme reste humble, intacte, comme imperméable aux influences et aux pressions qui se sont exercées sur elle.

Comme dessinateur d'abord, comme peintre ensuite, il se met désormais au service de l'homme et, grâce à la parfaite connaissance qu'il a du cœur humain, il croque, tout au long de ses œuvres, ses semblables, sans tricherie comme sans concession. Il les croque avec leurs qualités et leurs défauts. Homme intègre, par essence, il s'insurge contre l'iniquité des lois de son temps, prêchant dans des sujets travaillés tout en finesse et en subtilité l'amour et le pardon. Au fil des ans, son œuvre s'amplifie. Il se sent un penchant irrésistible pour la peinture qui, bientôt, l'engloutira tout entier jetant, par là même, les bases de son immortalité.

Son premier tableau « Les Proverbes » date de 1550. C'est une sorte d'anthologie où sont figurés une centaine de proverbes flamands dont certains, défiant les siècles, sont parvenus jusqu'à nous. De plus en plus, son talent s'affranchit de la tutelle de ses prédécesseurs. « La Chute d'Icare » d'une facture très adroite se caractérise par l'harmonie des couleurs et le sens inné du relief. « La Chute des Anges Rebelles » relève de l'allégorie. A la veille des hérésies qui déchireront l'Europe, Bruegel entend faire naître dans les âmes en détresse des sentiments de crainte et de doute. Tous les sujets sont pour lui prétexte à transmettre son message. Se libérant progressivement des difficultés techniques, il ne cesse de cultiver son art qui, bientôt, éclate avec un enthousiasme

débordant. C'est l'époque de « La Fenaison » et de « La Moisson » œuvres toutes chargées d'atmosphère.

Hélas, dès 1566, sa santé s'altère, son moral est touché. Malgré les thèmes divertissants, toniques qu'il traite tels « Le Repas de Nocces » ou « Danse de Noce », les visages restent graves comme écrasés par la contrainte. En revanche, rythme et mouvement sont plus que jamais présents. Son « Dénombrement de Bethléem » est un impitoyable réquisitoire contre l'Inquisiteur, La Vierge Marie et le doux Joseph n'ayant été incorporés dans le tableau que pour sauver la face. Avec « Le Massacre des Innocents », il confine au chef-d'œuvre. Sa révolte indignée vis-à-vis de l'opresseur s'exprime ici avec une maîtrise d'expression jamais égalée. Après un dernier sursaut d'optimisme qui voit éclore « Le Nid », la mort semble hanter ses nuits et lui donne des visions de cauchemars « Les Mendians » et les « Aveugles » ne traduisent-ils pas éloquemment la prémonition que Bruegel avait de sa disparition prochaine ? Qui nous décrira, un jour, ses derniers tourments ? Le 5 septembre 1569, l'artiste s'éteint et avec lui sa féconde pensée créatrice. Il nous reste son œuvre qui témoignera jusqu'à la fin des temps de son immortel et impérissable génie.

Appuyée par un commentaire sobre, dépouillé, élégant qui jamais ne versait dans l'afféterie ou la grandiloquence, chaque diapositive qui se profilait sur l'écran prenait l'allure d'un témoignage.

A M. De Bock revient tout le mérite de nous avoir dévoilé le vrai visage de Pierre Bruegel l'Ancien, le visage d'une chair meurtrie, hulinée, douloureuse que l'esprit a transfigurée pour la conduire aux portes de l'immortalité.

Y. B.

NOS MIDIS DU TOURISME

Mars - Avril

BUFFET : 12 h 15 — CONFERENCE : 12 h 40

- 13 MARS « Quand nos loisirs se sentent des ailes », par M. A. DAUVIN, Attaché à la R.T.B.
- 20 MARS « Groei van het Vlaams toneel », par M. DE RUYTER, Directeur du « Koninklijke Vlaamse Schouwburg ».
- 27 MARS « Le tourisme et l'auto », par M. Chr. BRIADE, Secrétaire de rédaction au Touring Club de Belgique.
- 10 AVRIL « Renaix, centre des Ardennes flamandes »,
- 17 AVRIL « De Oude Markt », par M. B. HENRY, Secrétaire Général de l'Union Belge des Ecrivains du Tourisme.

NOS SOIRÉES DU TOURISME

BUFFET : 18 h — SEANCE : 18 h 30

- 13 AVRIL Concert par les Jeunesses Musicales de Belgique.

SOIRÉES DU TOURISME

2 FEVRIER 1961.

Le Carnaval d'Eupen et les liens du Limbourg et du Brabant

par M. L. NYSENS,
Echevin du Tourisme
de la ville d'Eupen

SI l'n'y avait eu à cette séance inaugurale de nos Soirées du Tourisme cet éclairage fluorescent et cette précieuse pellicule déroulant sur l'écran ses péripéties endiablées, pour nous rappeler notre appartenance aux générations atomiques, nous nous serions crus au cœur de quelque veillée familiale dont nos aïeux avaient le secret, tant l'atmosphère qui présida à notre première réunion vespérale prêtait à la méditation, à la réflexion et, en un mot, à la réception, dans des conditions optima, du message touristique. Bien entendu, le but poursuivi par notre Fédération en organisant ces Soirées du Tourisme n'était pas de recréer plus ou moins artificiellement cette ambiance intime d'antan, mais, fidèle à sa politique de promotion et de relance touristiques, d'atteindre les couches les plus nombreuses de notre population. Or, en se limitant à l'organisation des Midis, dont la formule, empressons-nous de le préciser, qui a fait ses preuves, n'est pas en cause, elle voyait lui échapper, en permanence, une fraction très importante de l'effectif humain susceptible d'être touché par sa propagande. Nous voulons parler de cette classe bigarrée groupant dans son sein étudiants, fonctionnaires, industriels, commerçants, qui, emportés par le rythme infernal de notre vie moderne ne peuvent s'accorder le moindre répit aux heures ironiquement qualifiées de pause.

A en juger par le nombre d'auditeurs qui remplissaient la salle au moment où M. M.-A. Duwaerts céda la parole à M. Nysens, il semble que le test que s'était imposé notre organisme ait donné des résultats concluants et que l'avenir peut, sous cet angle, être envisagé avec entière confiance. Abordant de front son double sujet où toute relation paraissait, de prime abord, exclue, le conférencier n'eut aucune peine à démontrer, au fil d'un exposé vivant et d'une implacable logique, l'étroite connexion qui existait entre les deux parties de son



EUPEN. — Escorté de ses pages, le Prince Carnaval répond, de bon cœur, aux ovations exubérantes d'une foule en délire.

(Photo C.G.T.)

propos. Apparemment étrangères, l'une et l'autre ne puisent-elles pas profondément dans notre histoire, créant un climat propice à une politique de rapprochement et de mutuelle compréhension.

Le duché de Limbourg, dont relevait Eupen, qui n'a, d'ailleurs, rien de commun avec l'actuelle province de Limbourg qui en évoque seulement le souvenir, est une vieille terre brabançonne. Enclavé dans le triangle Vesdre-Meuse-Valkenburg, ce fief s'est constitué autour de sa capitale Limbourg qui a su garder jusqu'à nos jours un cachet exceptionnel, unique en son genre avec son église gothique marquée par les ans, sa ville haute perchée sur un promontoire rocheux, son chemin de ronde admirablement conservé, sans oublier sa cuisine réputée. En 1284, le duché de Limbourg fut à la suite du décès de la duchesse Ermengarde, convoité par deux candidats. L'un, Renaud de Gueldre, époux de la duchesse, céda ses droits à Henri III, comte de Luxembourg, qui reçut l'investiture de l'empereur et s'empressa de conclure une alliance avec l'archevêque de Cologne. L'autre, Adolphe de Berg, cousin de la défunte, renonça à ses revendications au profit de Jean I^{er}, duc de Brabant qui, assisté de la plupart des seigneurs de Lotharingie, poussa jusqu'au Rhin où après une effroyable mêlée, emporta, le 5 juin 1288, la célèbre bataille de Worringen. Désormais, le Limbourg et le Brabant furent indissolublement associés, rejetant pour toujours la puissance allemande au-delà du Rhin.

Rien d'étonnant, dès lors, que contrairement à une opinion erronée, quoique courante, Eupen ait un passé aussi belge que la plus reculée et la plus obscure des régions de notre pays. L'ancien duché de Limbourg était déjà trilingue. Loin de soulever ces débilantes et vaines querelles linguistiques qui ternissent, de nos jours, notre

climat politique, les habitants du duché considéraient la connaissance de plusieurs langues comme un enrichissement culturel, dont il fallait promouvoir le développement. Napoléon, lui-même, ne fonda-t-il pas, à Eupen, un collège destiné à assurer l'épanouissement du français. La villette, qui avait vu affluer, au XIV^e siècle, des groupes de tisserands flamands fuyant les luttes continues entre corporations et qui furent à l'origine de l'essor et de la prospérité de l'industrie drapière de la région, participe encore de nos jours aux trois civilisations.

Dans le domaine touristique, poursuit le conférencier, Eupen doit l'essentiel de sa renommée à son célèbre carnaval d'inspiration rhénane. Les origines de ces divertissements sont obscures et se perdent même dans la nuit des temps quoique M. Nysens se croie en mesure de leur attribuer une paternité chrétienne et même catholique provoquée par le désir des fidèles de festoyer, sans arrière-pensée, avant le temps de la pénitence, du Carême.

A Eupen, les réjouissances commencent très tôt, le 11 novembre, pour préciser, avec une trêve de rigueur pendant le temps de l'Avent. Au début, elles ont un caractère familial intime pour se terminer en véritable feu d'artifice. Un personnage légendaire domine les ébats, c'est le Prince Carnaval qui règnera en souverain incontesté sur son bon peuple. Son élection fait, chaque année, l'objet d'une compétition serrée entre candidats nobles et beaux. Entouré de deux jolis pages, symbolisant

l'Amour, il est intronisé, avec tout l'apparat dû à son rang, au cours d'une séance solennelle à laquelle sont conviés les dignitaires de la région et les représentants de la presse. Le Dimanche-Gras, il prend officiellement possession de son palais. Le Lundi-Gras, dénommé ici Rosenmontag (lundi des roses), il est reçu avec faste à l'hôtel de ville et se voit octroyer des mains du bourgeois une chaîne en argent massif. Puis, il décrète ses lois qui sont au nombre de onze et dont le libellé change d'un prince à l'autre. Elles ne manquent en général ni d'humour, ni de saveur. Ensuite, entouré de ses dignitaires et de sa cour, le prince préside un somptueux banquet.

L'après-midi du Rosenmontag est toute entière réservée à une éblouissante cavalcade qui, cinq heures durant, voit défiler quelque cinquante chars dans une apothéose de fleurs, de couleurs, de masques, de guirlandes et de rires où les petits travers de la politique locale ne sont pas épargnés en de vivantes et mordantes caricatures. Tout s'achève, paraît-il, le Mardi-Gras, à minuit, mais nous ne serions nullement étonnés d'apprendre que cette prescription n'est pas unanimement observée. En pareille circonstance, le maieur n'a plus qu'à se voiler la face.

Le conférencier, par son exposé solidement charpenté qu'agrémentait un moyen métrage en couleurs aux images incisives et nerveuses, aura rallié à sa cause tous les auditeurs. Et c'est justice.

Y. B.

Des REVUES pour vous

ROYAL AUTO. — Mensuel du Royal Automobile Club, n° 2, 1961. — Belgique touristique (campagne contre l'enlaidissement des routes par les cimetières de voitures). — Vers la priorité de droite généralisée (Marc Goor). — Les courses de voitures de série. — Suggestions pour vos week-ends (les deux Luxembourg). — Mort aux petites voitures (par le célèbre chroniqueur américain Art Buchwald).

JOURNAL TOURING-SECOURS. — Bulletin bimensuel d'information de Touring-Secours, n° 3, février 1961. — L'autostrade Aix-Cologne est ouvert. — Touring-Secours International à Bruxelles. — Chronique fiscale : taxe de luxe à la source ? —

Le naufrage d'une voiture. — Neuf règles importantes pour rouler l'hiver.

PRESENCE DE BRUXELLES. — Mensuel, n° 39, 11^e année. — Trois vestiges de la première enceinte de Bruxelles. — Le musée du cinéma (initiative de la cinémathèque). — Le service des travaux publics de la ville de Bruxelles.

CAMPING, CARAVANING BELGE. — Magazine mensuel, n° 26, 3^e année. — Le Danemark. — Randonnée dans le massif de Belledonne. — Articles techniques concernant la caravane, le timon, réglementation de la taxation des caravanes.

LE PECHEUR BELGE. — Périodique mensuel de la confédération

belge des sociétés de pêcheurs à la ligne, n° 2, 13^e année. — La protection du brochet. — Le saumon de l'Atlantique. — Pêche en mer.

BULLETIN DE LA LIGUE DES AMIS DE LA FORET DE SOIGNES.

— Publication bimestrielle, n° 1, 12^e année. — Rouge-Cloître (Paul Cosyn). — Au pays des arbres géants : le sequoia kings canyon national park.

FEUILLETS ARCHEOLOGIQUES. — Publication du « Vieux Liège », n° 10. — Plaquette consacrée au musée d'Ansembourg, par M. Henri Fettweis, 39 pages illustrées de 13 clichés plus un plan. Prix 25 F.

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

MARS

- SCHAERBEEK, du 4 au 27 : Grande foire annuelle.
 BRUXELLES, du 11 au 19 : Grands Palais du Centenaire : Salon des Vacances.
 BRUXELLES, du 11 au 19 : Centre International Rogier : Salon des Inventeurs.
 AARSCHOT, 12 : Cortège carnavalesque.
 HAL, 12 : Cortège carnavalesque et foire.
 BRUXELLES, du 18 au 9 avril : L'art contemporain espagnol. Palais des Beaux-Arts.
 SCHAERBEEK, 19 : Grand Cortège carnavalesque.
 LOUVAIN, 19 : Congrès national des Associations belges de tireurs à la perche. Caractère national.
 BRUXELLES, du 25 au 30 : Centre International Rogier : Salon de l'Electronique.
 ANDERLECHT, 26 : « Bœuf Gras » aux Abattoirs.
 HOEGAARDEN, 26 : Procession des « Douze Apôtres ». Départ à 8 h 30.
 TIRLEMONT, 29 : Concert symphonique par les Solistes de Bruxelles.
 LOUVAIN : Pèlerinage à la Chapelle de Saint-Joseph, durant tout le mois, mais principalement le 19. Caractère national.

AVRIL

- LEMBEEK, 3 : Marche de St Véron.
 HAKENDOVER, 3 : Procession du Divin Rédempteur et pèlerinage à Notre-Dame.
 DIEGEM, 3 : Pèlerinage à St Corneille.

- BRAINE-L'ALLEUD, 2 et 3 : Réception d'une délégation de la ville de Ouistreham, Riva-Bella (Calvados, France).
 ...
 LOUVAIN, du 15 au 17 : Exposition camping (école d'équitation).
 WATERMAEL-BOITSFORT, du 10 au 20 environ : Floraison des cerisiers du Japon, pruniers et pommiers (plateau des Trois-Tilleuls).
 BRUXELLES, du 15 au 23 : Parc de Bruxelles, 8^e exp. « Touring - Camping - Caravanning ».
 BRUXELLES, du 29 au 11 mai : Heysel : Foire internationale.

MAI

- GRIMBERGEN, 14 : Procession de St Servais.
 LOUVAIN, 14 : Concentration touristique nationale (50^e anniversaire du Royal Louvain Sportif).
 LONDERZEEL, 15 : Marché annuel.
 HAL, 21 : Procession mariale et foire.
 MONTAIGU, 21 : Pèlerinage national.
 ANDERLECHT, 21 : Procession de St Guidon.
 LOUVAIN, 22 : Marché annuel.
 TERVUREN, 25 : Marché annuel.

JUIN

- ZAVENTEM, 18 : Cortège historique et folklorique.
 IXELLES, 23 : Fête du marché.
 TIRLEMONT, 25, à 10 h 30 : Cortège folklorique des archers.
 DILBEEK, 25 : Pèlerinage à Ste Alène.

JUILLET

- BRUXELLES : Kermesse.
 HAL, 16 : Concours agricole national.

- STROMBEEK-BEVER, 17 : Marché annuel.

AOUT

- LOUVAIN, 6 : Plantation du « meyboom » et fête folklorique.
 WEMMEL, 21 : Marché annuel.
 OVERIJSE, du 26 au 3 septembre : Fêtes du vin et des raisins.
 JETTE, 28 : Marché annuel.

SEPTEMBRE

- HAL, 3 : Cortège marial et foire.
 ETTERBEEK, 3 : Cortège folklorique.
 VILVORDE, 10 : Cortège folklorique.
 GRIMBERGEN, 11 : Marché annuel.
 GANSHOREN, 11 : Marché annuel.
 HOELAART, du 23 au 2 octobre : Fêtes du raisin belge.
 TIRLEMONT : Foire commerciale.
 LONDERZEEL, 25 : Marché annuel.
 RHODE-ST-GENESE, 25 : Marché annuel.

OCTOBRE

- NIVELLES, 1 : Procession : Tour de Ste Gertrude.
 DILBEEK, 2 : Marché annuel.

NOVEMBRE

- DIEST, 1 : Pèlerinage à la Chapelle de Tous les Saints.
 MONTAIGU, 5 : Procession aux chandelles.
 TERVUREN, 5 : Pèlerinage à St Hubert.
 LEEUW-ST-PIERRE, 11 : Marché annuel.

ERRATUM

Deux coquilles ont été commises au cours de l'impression de l'article intitulé « Hôtes Patriciens Bruxellois », paru dans le numéro 2, février 1961, de notre revue, sous la signature de M. Emile Poulenc. Page 12, 25^e ligne, il convient de lire Antoine Perrenot de GRANVELLE et non Antoine Perrenot Gransèle. Page 15, 1^{re} colonne, 7^e ligne, il s'agit bien entendu de la princesse de GAVRE, mère du comte Lamoral et non de la princesse de Guise comme le mentionne une transcription erronée.

La conviction que nos lecteurs auront opérée d'office ces rectifications ne nous dispense pas pour autant de la présente mise au point.

Nos mats croisés

SOLUTION DU N° 17

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	P	L	E	B	A	N	S		H	A
2	A	I	L	L	Y		T	E	U	
3	G	O	B	E	R	T	A	N	G	E
4	A	N	E			A	L	T	O	S
5	D		E	T	O	I	L	E		T
6	O		K	A	S	T	E	E	L	
7	R	O		P	E				I	S
8		R	U	I	S	B	R	O	E	K
9	E	N	N	S		R	O	U	G	I
10	T	E	S		R	U	I	N	E	S

PROBLEME N° 18

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

HORIZONTALEMENT

1. Ferme féodale de Villers-la-Ville, dont les vestiges gardent encore intact l'aspect austère des châteaux-forts.
2. Commune entre Louvain et Malines où l'on peut admirer le château de Schiplaken (1822). Saint à qui la très belle église de Wambeek est dédiée.
3. Possède un moulin à vent, lequel fut édifié en 1841. Deux lettres de Perk.
4. Début du nom d'un empereur romain. Capitale d'Europe.
5. Métal. Elle est petite à Anderlecht.
6. Nom donné à une jolie drève à l'entrée de Bruxelles.
7. Commune de Flandre. Sculpteur français qui figure en bonne place au Musée des Beaux-Arts d'Ixelles.
8. Plante.
9. Interjection. Nom d'une bienheureuse qui vécut à Nivelles et à Jauchelette. Préfixe.
10. Arbre plusieurs fois centenaire que l'on peut voir à Ixelles à côté de la petite chapelle Saint Adrien. Symbole chimique.

VERTICALEMENT

1. Celui de Montaigu fut abattu en 1602 sur ordre de l'évêque d'Anvers et remplacé, plus tard, par un sanctuaire. Château de Beigem.
2. Commune du Brabant où l'on voit l'illustre château d'Arenberg. Une forme d'avoir.
3. Commune du Brabant dont l'abbaye est célèbre.
4. Adverbe. Colère. Pronom.
5. Période. En Chaldée. Poème.
6. Deuxième calife. Une forme d'avoir.
7. La vigne y était cultivée dès le moyen âge. Une des Cyclades.
8. Il habita la Maison des Arts de Schaerbeek jusqu'en 1947.
9. Principes liquides des huiles végétales et animales.
10. Entre Rosières et Wavre. Poisson d'ornement.

Pierre LAURENT.

Abonnements 1961

AVIS IMPORTANT

Il est porté à la connaissance de nos membres qu'il leur sera, dorénavant, loisible de souscrire, pour la somme de 130 F, un abonnement combiné aux deux éditions — française et néerlandaise — de notre revue. Nos affiliés qui auraient déjà versé le montant de 80 F pour l'une de ces éditions peuvent, dès à présent, moyennant acquittement d'un supplément de 50 F, obtenir la livraison de notre seconde publication.

OPÉRATION MOULINS



PAMEL. — *Le « Keirekensmolen » attend une âme compatissante.*

(Photo de Sutter.)